Kahn, Gustave
Les fleurs de la passion

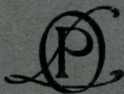
GUSTAVE KAHN

Les Fleurs de la Passion

ILLUSTRATIONS

DE

HENRY DETOUCHE



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, Chaussée d'Antin, 50

Les Fleurs de la Passion

Du même Auteur

VERS

Les Palais Nomades (*épuisé*).

Chansons d'Amant (*épuisé*).

Domaine de Fée (*épuisé*).

La Pluie et le Beau Temps.

Limbes de Lumière.

Le Livre d'Images.

Premiers Poèmes contenant : *les Palais Nomades, Chansons d'Amant, Domaine de Fée et une préface sur le Vers libre.*

ROMANS

Le Roi Fou.

Les petites Ames pressées.

Le Conte de l'Or et du Silence.

Le Cirque solaire.

CRITIQUE

L'Esthétique de la Rue.

GUSTAVE KAHN

Les Fleurs de la Passion

ILLUSTRATIONS

DE

HENRY DETOUCHE



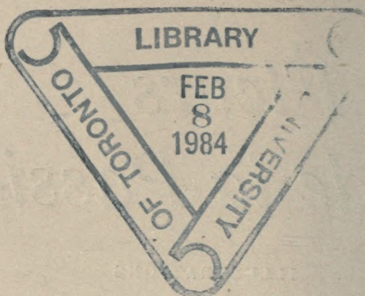
PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900



IL A ÉTÉ TIRÉ DIX EXEMPLAIRES DE LUXE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE (1 à 10)

A

ROGER MARX

en grande amitié
et sympathie d'art,

G. K.

LES FLEURS DE LA PASSION

CHAPITRE PREMIER

A neuf heures, au premier coup de sonnette, Joséphine, la femme de chambre, alla ouvrir avec un air de joie, qu'expliquaient deux considérations : la première, c'est que l'heure était passée où les créanciers venaient carillonner, et que c'était là un honnête coup de sonnette qu'on pouvait entendre sans frémir, prélude d'autres coups de sonnette nombreux qui allaient suivre également rassurants, rassérénants, car ce soir-là Mme la comtesse donnait une petite soirée : du thé, des gâteaux, des fruits glacés et bien d'autres agréables futilités; la seconde de ces considérations, c'était que le premier visiteur ne pouvait être que

cet agréable M. Grenadet de la Picolière avec qui il y avait toujours une menue caresse à espérer.

Joséphine se précipita et ce fut bien M. Grenadet de la Picolière qui entra, l'air assez victorieux, prit le menton de Joséphine, et se laissa introduire dans un petit salon dernière mode anglaise-inconfortable, où délesté de ses attributs de sortie, chapeau, canne et pardessus, il put se livrer seul à son habitude favorite, inhérente et machinale, de se frotter les mains d'un air méditatif en ne pensant à rien, soulevé très légèrement sur ses talons comme s'il allait partir, en cadence, rotativement, et se mettre à tourner autour d'une idée, ballerine légère et gracieuse.

Mais la porte se rouvrit presque instantanément après la joie d'un deuxième carillon tranquille, pour laisser entrer M. Bubbcox qui était cher au cœur de M. Grenadet. Bubbcox et Grenadet se quittaient le jour, forcément, pour battre Paris, pour planter leur drapeau à différents carrefours

d'affaires; ils se retrouvaient le soir, et toujours avec un plaisir renouvelé, dans les salons très différents, où ils arrivaient presque toujours à cinq minutes d'intervalle. Deux cris d'alarme de sentinelle, un coup de poing donné et un coup de poing rendu, un effort pour s'élancer d'un bond vers le ciel, l'action de la pesanteur qui ramène à terre les Icares timides, l'éclair et le tonnerre, la perte et le gain, le bonheur et le malheur, la nuit et le jour ne se suivaient pas avec plus de régularité mathématique que Grenadet et Bubbcox. Leur conversation, à vrai dire, n'était jamais interrompue; se quittant à quatre heures du matin, ils eussent pu la reprendre le lendemain au soir, en se retrouvant. Toutefois, ils préludaient toujours, en vertu d'une habitude ou peut-être d'une convention, par s'étonner régulièrement de retomber en face l'un de l'autre, ce que traduisit Grenadet en jetant à Bubbcox un : « Gros farceur, c'est encore toi? — C'est encore moi, vieux fil d'archal », plaisanterie qui leur était

familière, parce que le gros farceur était grand, maigre, et que le fil d'archal, assez petit, bedonnait dans une bonne moyenne.



— On n'a pas encore vu la belle comtesse, Grenadet?

— Non, Bubbcox.

— Nous allons voir le duc, ce soir?

— Apparemment, je l'ai rencontré aujourd'hui, assez soucieux, assez préoccupé.

— Les bicyclettes?

— Sans doute.

— Ça ne va pas?

— Ça ne va pas.

— Il paraît que c'est ingénieux.

— Il paraît.

— Tu n'a pas l'air bien sûr.

— Je n'en sais rien.

La porte se rouvrit, une fusée de rire éclata dans l'antichambre.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit Bubbcox.

— Oh! rien, dit Grenadet.

En effet, ce rire perlé et contenu n'était autre qu'une sorte de trille, qu'une vocalise naturelle, tout aimable et sonore, dont Mme Emilia Drone annonçait son entrée ; suivie d'un petit homme chauve, continué d'un gentleman maigre, terminé par un grave personnage chauve et maigre avec une indéfinissable rosette à la boutonnière, — elle navigua toute riante jusqu'à la main tendue de Bubbcox, vers celle épanouie de Grenadet et s'assit, et sourit. M. Grenadet s'informant des nouvelles de sa santé, elle répondit par un nouvel échantillon de ce rire frais et jeune qui faisait d'ailleurs à peu près tout le fond de sa conversation. Lors par une porte latérale entra haute et majestueuse, décolletée et décorée d'un ordre que quelque part, dans des Bavières ou des Autriches, on accorde aux dames de haut rang, la comtesse de Fuegos, maîtresse de céans, c'est-à-dire d'un appartement assez petit et assez pauvrement

décoré, sis rue Cardinet. On éteignait le gaz à onze heures, messieurs les locataires étaient priés par pancarte de ne pas taire leur nom au concierge, passé cet autoritaire couvre-feu. L'escalier étroit était dénué de tout tapis, mais la maison était à deux pas, d'un côté, du beau quartier Malesherbes, de l'autre, du quartier de l'Étoile où la comtesse avait ses fréquentations. Des gens d'exacte noblesse comme elle recevaient et lui rendaient ses visites.



CHAPITRE II

Le petit salon blanc et or : aux murs un tambour de basque orné de rubans noirs et or, une guitare aux cordes cassées, entourée d'un ruban de crêpe, des photographies simplement encadrées d'un filet d'or exposaient le faste de pierre de vieilles résidences royales ; et un portrait mal peint d'une brosse rugueuse, mais vivace, mais violent, projetait la face aux tons d'aubergine, au nez bourbonien encore, déformé pourtant par



l'âge et le tabac, de la vieille reine Dolorès. La bouche y disait la volonté impérieuse et sensuelle qui dépeuplait pour les nuits de l'immense alcôve royale, les états-majors, les troupes de chanteurs, les corps de garde, et les cuisines; la face carrée, à trois plis épais, creusés dans la joue énorme et charnue de la vieille idole, se perçait de deux yeux durs, rauques pour ainsi dire. Il y avait de l'insatiété, de la mobilité cruelle, de l'appel d'amour qui était de l'hallali de chasse enragée, de bonds de bacchantes à la poursuite d'un mâle qu'on s'arrêtera de déchirer pour un peu le caresser; les yeux éclairaient à nouveau le caractère sauvage de la bouche, outil d'un baiser-morsure, devenu un baiser-ventouse. Et qu'était cette effigie d'il y avait dix ans, emportée du Beïra, en hâte, dans une fuite grandiose, favorisée par les rebelles, aux saluts du canon aux gares, compagnies en armes (chargées) pour rendre les honneurs, auprès de l'effigie réelle!

La comtesse Rita de Fuegos se rappelait cette exode parmi ses plus heu-

reux souvenirs. Ce jour-là avait éclaté tout l'amour des Beïriens pour leur souveraine. Ils l'avaient aimée individuellement, ils l'adoraient tous à cette heure-là. Son départ était salué de la joie d'un peuple, de l'ivresse d'un peuple, qui maintenant maître de lui, de ses destinées, au moins le croyait-il, décidé à être gouverné par des hommes, saluait le merveilleux phénomène passionnel qui l'avait si longtemps, les soirs de trône de tout un règne, avili ; dans l'immense sentiment de joie qui soulevait ces poitrines hâlées et nues, ces faces basanées qui semblaient noires sous l'éclat rouge et jaune d'or des madras, éclatait sourdement, se manifestait nettement, sans qu'aucun des morceaux de cette foule s'en rendît compte, ce sentiment impérieux, que la femme qui s'en allait n'était plus une reine, mais une femme, et qu'il était heureux, qu'elle allât finir sa vie sur un autre sol. Le peuple avait eu peur instinctivement de la vieillesse de sa souveraine, de sa course quinquagénaire

parmi les fortes fleurs des sueurs amoureuses. Il y avait dans ce sentiment populaire, comme la joie d'une famille dont sort une femme contaminée, à laquelle on doit encore des égards extérieurs, mais qu'on est heureux de voir aller terminer ailleurs une carrière aventureuse. Et de fait si les jeunes filles (c'était un des plus charmants souvenirs de la comtesse Rita de Fuegos) qui, à Savedra, étaient venues vers le train de déchéance, apportant à la reine des pannerées de lilas blancs, avaient pu voir par avance la face terreuse de la vieille qui maintenant pourrissait, toujours amoureuse, dans un château au milieu de la forêt, elles eussent reculé d'horreur avec leurs innocentes guirlandes. La bouche dans ce masque-là s'était comme cassée et la mâchoire inférieure pendait un peu tordue vers la droite parmi les plis, maintenant squameux, du masque. Un des yeux était resté vif, dur, rauque, petit œil de sanglier forcé, qui va foncer, et l'autre, d'une taie blanche qui le couvrait comme une vi-

tre de mauvais lieu, semblait attendre. Mais Rita de Fuegos n'avait pas vu non plus cette face lugubre de désir, cet œil couleur de cendre, à côté de cet œil couleur de braise ardente. Elle se rappelait, en dernier souvenir, la souveraine, encore belle (à la façon il est vrai d'un cabotin rasé, qui serait bâtard d'une haute race, et de grands bandeaux de cheveux encore noirs et lustrés couvraient les oreilles et s'y bosselaient), montant en costume beige de voyage, coiffée d'un petit feutre gris, un sac de maroquin à la main, les marches du wagon de luxe qui l'emmenait vers le château dans la forêt. Aussi, en entrant, elle s'inclina d'abord très légèrement devant le portrait de cette femme qu'elle aimait, parce qu'elle avait été bonne pour son enfance, qu'elle lui avait paru belle dans le faste des catholiques cérémonies, qu'elle avait été reine, qu'elle était déchue et aussi parce qu'elle avait été la maîtresse ardente de son mari, le comte de Fuegos, aujourd'hui croulé quelque part, dans

la boue, aux dernières nouvelles, faux mari de riches cocotes américaines, dans les Kursaals, près des roulettes.

Mais déjà tout le monde s'était précipité vers ses mains tendues et les visiteurs se pressaient : André Brel, homme de science, de littérature, de goût, d'aventure, le romancier Severiano qui tant bien que mal faisait revivre en des chroniques contées les mousquetades picaresques du Beïra ; Paul Flassans, occultiste hardi, imaginatif, qui créait une religion par jour, le matin avant déjeuner, et un roman l'après-midi, qu'il resserrait en une nouvelle après le thé du soir; M. Jorici, un médecin ayant quelques rentes, dont les soins méprisés de la bonne bourgeoisie payante, étaient respectueusement mis au service de la noblesse obérée, espoir d'un titre à payer d'un anneau nuptial en plus du don peu appréciable de sa personne ; Matteo de Carulanco, frère d'un peintre connu, chez qui toutes les facultés d'art de l'aîné s'étaient rapetissées, au point qu'au lieu de peindre

des femmes, il se bornait à leur tortiller, avec des doigts de femme, des chapeaux, et à les peigner avec du recueillement et de louches extases, escroc d'ailleurs, détrousseur de boudoirs et de couloirs ; le capitaine Génie plein de croix sur la poitrine et de boutons sur la figure, Mme Labarbe qu'un violoniste célèbre avait épousée malgré... malgré... et avait abandonnée le lendemain des épousailles fuyant devant quelque mirifique vision, à ce point impressionné que depuis vingt ans, l'Europe ne l'avait point revu ; coquetante et caquetante, un peu branlante et béquillante, cheveux très blonds, bouche souriante où un râtelier flamboyait, les seins nus sous de la dentelle, des perles juvéniles énormes à ses oreilles, la vieille comtesse de Sannazar, toujours bien intentionnée, toujours accorte et galante, aimant partager des fruits avec de jeunes hommes ; née jadis miss Donaldson, ambitieuse qu'un nouveau mariage lui conférât un titre un peu plus coté que le sien ; princesse eût été

parfait. Étant Donaldson, elle avait pour Rita de Fuegos un particulier respect, l'aidait dans les pertuis étroits de la vie, parait pingrement aux notes les plus pressantes, à la condition que Rita lui trouvât, lui découvrit, lui présentât un homme, beau, jeune, riche, savant, chef militaire, ou plutôt deux de ces phénix, l'un pour l'aimer, l'autre pour l'épouser.

Et qu'eût fait la pauvre Rita ? ses châteaux en Espagne, même, étant sequestrés dans le Beïra ? Que n'avait-elle tenté pour échapper à cette vie, à ce parangonnage de rastaquouères ! Mais quoi ! lancer des petits restaurants, conduire des amies dans les grands magasins, favoriser d'une clientèle presque nobiliaire de louches marchands de meubles ou de bijoux, ce n'est pas le Pérou ; on le sent d'autant mieux quand on descend exactement des conquistadors ; et Rita, savante en stratagèmes quand il s'agissait de publicité, était désarmée, mangeait tout son argent devant un personnage multiple qui, beau, vieux, laid, édenté,

jeune, décoré, lui en imposait toujours et la roulait dans une extase continue : l'Inventeur.

Rita en était là du monde moderne ; elle le comprenait avec une logique rigoureuse : le monde ancien était fini ; les locomotives emportaient les rois, les petites rotatives de l'imprimerie emportaient les religions, le gnome remontait du fond de la terre des pépites plein les mains, et disait aux descendants de Roland : « Je t'achète ta fille ; fais attention, j'ai pour un prix modéré un descendant des preux de Napoléon, qui vaut bien Charlemagne, et qui est comme moi un parvenu. » Pizarre, actuellement, avant de partir en conquête, eût traité avec la *Belle Jardinière* pour fonder sur tous les points d'un continent nouveau des succursales militairement imposées. Orélie-Antoine d'Araucanie vendait sa grande croix, presque aussi bien qu'Isabelle la Catholique ; un ruisseau large comme une herbe sépare le sérieux du comte romain et du duc à la Naundorff. Le vieux monde est pourriture et

petit commerce. Alors que reste-t-il ? La science, la science foudroyante, celle qui crée le canon, l'explosif, l'automobile, le rhum de vieux chiffons, le moka de poussière des routes aromatisée, le feutre neuf par la refonte des vieilles semelles que perdent en leur periple les chemineaux, le crédit qui fonde des mines où n'en place point la nature, etc. Mais surtout Rita croyait à l'avenir de la triomphale Machine. Le monde devait se composer de trois classes : les inventeurs, les courtiers, les acheteurs. Incapable d'invention, Rita se plaçait en imagination parmi les plus affinés courtiers ; et pour acheter quelque part un bout de domaine où elle pût vieillir tranquillement, elle tentait tous les Charybdes et tous les Scyllas du courtage et de l'invention ; elle cherchait le héros industriel parmi les stygiennes ténèbres de la mine et de l'usine. Elle voulait être la Béatrice du nouveau Dante, la courtière du nouveau savant ; elle s'inclinait en esprit, en espérance, devant le dompteur de secrets, et

comme elle était alliée à des grands d'Espagne qui avaient le droit de rester couverts devant le roi, il lui arrivait souvent de tomber devant l'inventeur, avec son chapeau encore sur la tête.

— Qu'il est drôle ce monsieur Brel, flûte la voix rieuse, en trille de rire.

— Emilia, qu'est-ce que tu as, dit Rita en se précipitant au secours du décorum de son salon... Il en était grand temps ; mais effort inutile, car à ce moment la porte laissait passer un géant qui préluda par un « Mesdames, Messieurs, je viens vous apporter des nouvelles du pétomane », qui rafraîchit toute l'assistance, comme mille éventails aussitôt dressés devant les faces confuses des femmes ; la figure de Rita s'empourpra de colère, mais alors Grenadet de la Picolière, homme de jugement, de critique, de certitude, se jeta sur l'arrivant, tel Murat, soutenu par Bubbcox, tel le solide Davout, en s'écriant : « Toujours original notre grand baron », et Bubbcox répéta : « Toujours original, toujours original », en finissant ce toujours original comme

un murmure, comme un doux murmure qui permit aux éventails de se replier, et aux faces encore un peu écarlates des dames, de reprendre la plus animée des conversations. On passait beaucoup de choses au baron Teillac, parce que c'était au fond un brave homme, totalement braque, et la comtesse de Fuegos tout en le craignant comme un incendie, à cause de sa langue intempérante, le vénérait parce qu'il était un tout petit peu inventeur.

Toutefois, elle se pencha vers une petite femme brune qui venait d'entrer comme en glissant, venant évidemment du fond de l'appartement et vite : « Carla, ils sont arrivés ? »

— Oui, Rita.

Alors joyeuse, redressant tout son grand corps, et frappant des mains, Rita s'écria : « Mesdames, vous allez voir des danses de mon pays. Voici Garroto, Concha et Maria Guttierez; faites place, vite, vite, qu'on danse, qu'on danse », et esquissant d'un coup de doigt, d'un déhanchement de sa

haute taille deux mesures d'un pas, elle poussait ses invités, les exhortait à se reculer dans le recoin de la pièce pour laisser la place libre à son petit corps de ballet.

Lourdement comme un peu ivre ou bien fatiguée du travail de la terre, la paysanne en casaque rose, en courte jupe rouge, s'étire, ondule, brusquement ploie son buste, se redresse et sourit. La peine du jour, le travail, le vestige quotidien du péché originel est purgé; elle appelle le baiser de sa tête inclinée, de ses yeux clos, d'un doigt sur ses lèvres, appuyé sur ses lèvres, qui les montre, qui ne recommande pas le silence, qui souligne combien les deux lèvres sont fraîches et généreuses de sang ; et l'amant est là tout près, d'un geste gauche, fat et triomphant, étendant les bras comme pour capter un papillon. La danseuse sent frissonner l'ombre, à ses pieds, dans le solaire paysage qu'elle vient d'évoquer avec le brillant de ses yeux. Est-ce l'attendu, est-ce un gêneur, est-ce un inconnu, est-ce

l'homme cher à son cœur? elle ne sait, voudrait deviner, hésite; elle re-



prend son air terne et las et s'incline vers la terre comme pour enlever machinalement quelques mauvaises herbes. L'homme se refroidit, se rejette en arrière, et termine par une joyeuse pirouette; pourtant à demi tourné, il attend; à la coquetterie, il riposte par des galéjades, il se trémousse, il va quitter la place. Alors la danseuse se retourne pour ne point

laisser partir le passant. Voici grossièrement l'Amour et Psyché.

C'est bien le passant, pareil aux autres, il n'a sur eux qu'une supériorité, il est là, les autres sont ailleurs, il est comme tous ceux que la femme attend vaguement dans le demi-sommeil de son désir, pailleté, étincelant, paré, bien fait, éloquent, enthousiaste de la beauté. Mais ne va-t-il point s'envoler? ah ! s'il part, ce sera tout à fait vraiment un passant de la vie ordinaire, tenté par la fleur qui s'offre, faisant le geste de la cueillir, et puis s'échappant par devoir, pour affaire, à la ville, au magasin. Il serait bon qu'il sentît ce que peut un bel œil sur un cœur qui s'enfuit, et parce qu'il détourne encore la tête, on peut le lui montrer. Les poings sur la hanche indiquent qu'il aura à qui parler, mais aussi ils lui signalent, rejetant un peu le corps en arrière, la ligne amoureuse des seins, et combien peut haleter cette gorge si elle trouve son étau naturel : deux bras d'homme. Il revient, il s'approche, il courtise, il courtisanise, oh ! les beaux

yeux caressants qui s'inclinent. On est fière, on part de deux pas rapides. Et, comment ne pas faire admirer une leste tournure, et le départ cursif de deux petits pieds faits pour monter en carrosse ; et l'homme fait la roue de toutes ses séductions, il développe, il promet, il tend le jarret, il se pavane, Ah ! comme les autres, le fat a besoin d'une leçon, et comme il s'approche, on lui adresse les gentils gestes de menaces effarouchés. Il en a vu bien d'autres, il jette son bras autour de la taille de la danseuse qui se dégage indignée et les pieds qui piaffent, et le corps qui se refuse, et la tête qui, violemment, s'agite, lui disent très nettement : « Monsieur l'Inconnu, passez votre chemin. » Blessé, froissé dans sa dignité, le beau danseur va s'en aller ; cela ne fait point le compte, on a du sang de Morisque dans les veines, on le lui indique par un souple développement onduleux du torse. La vieille danse antique qui mime, en ricanant, le baiser, l'appelle, mais si vite, que lorsqu'il s'approche,

il ne retrouve plus qu'une almée innocente jasant, cueillant des fleurs, ouvrant et fermant l'éventail, et son regard ardent se heurte à des haies serrées, tapissées de fleurs bleues qui sont les yeux de la danseuse ; mais la fête ne serait point complète, l'amour ne se déciderait pas, si l'orgueil, facteur du monde, n'entrait en scène.

Voici en face de la danseuse, une femme, une indiscrète femme toute semblable à elle, qui vient tenter le danseur. Alors autour de lui se jouent les doubles coquetteries, les doubles œillades, les pas langoureux coupés de gestes de colère, et lui, faraud, regarde, écoute, observe, choisit, ou plutôt ne choisit pas et les jette toutes deux sur son cœur, pour un instant, heureux de son triomphe momentané, jusqu'à ce que la dernière venue se dégage et s'éloigne en révérences ironiques, laissant la première jeter au cou du beau passant un bras vainqueur.

Rita regardait parmi son salon les faces ; il en était de rouges et de blafardes, de congestionnées et d'ennuyées.

Le baron Teillac roulait de gros yeux en boules de loto, vermillon, dans d'éclatants favoris de neige; il semblait souffrir de ne point pouvoir laisser éclater la bonde à toutes les gauloiseries qui gonflaient le gros ventre qui, sans doute, lui servait à penser.



La petite dame aux rires semblait avoir considéré la danse comme un prélude un peu long; à ses yeux tout cela pouvait sembler des hors-d'œuvre; les robustes cavaliers de l'armée, les habits rouges des chasses sans doute passaient au grand galop sur toutes ces jolies bagatelles, petits châteaux perdus dans le fond des forêts, petits pavillons oubliés dans les parcs, où l'amour jase à côté de la source, petits kiosques déserts du XVIII[e] siècle, menus comme une collation, étroits comme un colombier, blancs et discrets et contournés, offrant sur des

plateaux de nacre et de laque que soutiennent des satyres d'argent, un ambigu de deux couverts; même toute rouge, toute déployée et claquante aux portes de soleil d'un cabaret des pays de vin, de danses et de muscat, à quoi bon cette tente légère de l'attente. Ah! qu'était tout cela, et quels inutiles embarras; quel prétentieux langage avait donc parlé l'amour dans tous les mondes jusqu'aux mondaines simplifications, et que signifiait toute cette gracieuse fantaisie autour d'une chose, après tout si simple, si quotidienne, si n'importe quoi, si passagère, si renouvelée, et qu'on trouve partout, toute faite et à bonne mesure. Rita vit ensuite les yeux énormément dilatés de M. André Brel.

Accoudé sur ses genoux, le buste en avant, semblant évoquer des halos de lumière autour des danseurs, de ses grands yeux bleus large ouverts, à la pupille dilatée et traversée de rais clairs, comme une feuillée dont les rameaux seraient d'azur, les rougeurs de fatigue de sa face tranchant sur une

pâleur affinée, telle celle dont Velasquez a oint ses rois maigres élégants et las, montrant sans le vouloir une assez belle main, Brel semblait à mille lieues, ou au moins en plein Beïra ; il avait l'air extatique, tendre, amusé : si tout le haut de la face dénotait une extase irréfléchie, la bouche avait l'air de se murmurer des réticences, la bouche s'amusait pour son compte, en brefs petits soubresauts. En effet, Brel avant de s'emballer tout à fait, au son aigre des deux mandolines qui accompagnaient cette danse, avait feuilleté, d'un regard intérieur son érudition. Il éprouvait une joie documentée. Il aimait à croire retrouver dans cette danse des atavismes. Quelle erreur et combien l'ancestral prie-Dieu des mères et des grand'mères, avait plus influé sur sa configuration cérébrale, que les possibilités d'atavismes lointains du temps de vieilles conquêtes, qui l'eussent apparenté à la race de son hôtesse de ce soir et des gentilles marionnettes dont elle le récréait. N'importe, par contraste, Brel,

homme de laboratoire, s'intéressait profondément et comme il n'avait pas peur d'être dupe, n'ayant ni intérêts, ni lien de cœur dans la maison, il se livrait à son petit plaisir auditif et visuel. Brel sentit à ce moment comme une lointaine et délicate caresse lui passer sur les yeux, comme un mouchoir de dentelle écarter de ses cils des gouttelettes de sueur; ses pupilles reprirent leur dimension normale, mais malgré lui, mais sans qu'il le sût, comme un rêveur se réveille, comme Hassan rassuré sur son identité regarde Zobéide, comme un enfant qui s'est rêvé géant, s'arrête à rire devant un jouet heureux ; et avec un beau sourire de calme, il fixa ses yeux désormais normaux sur Rita qui venait de le réveiller d'un trait doux de ses larges yeux bleus et pensifs. Alors, sa rêverie, car la musique et la danse recommençaient, reprit et suivit instinctivement le cours des idées de Rita. Ah ! c'était le cours du petit fleuve troublé par des ondées dont il ne connaît pas la cause et qui voudrait se cal-

mer dans la calanque bleue, s'arrêter, attendre pour entendre pépier toutes les bergeronnettes près de tous les myosotis. C'est là que les roseaux chuchotent des paroles calmantes parce qu'elles sont vagues, des liniments de murmures. C'est là que le plus humble fait sa provision de simples guérisseurs des âmes simples, et la durée s'y fait plus brève d'un grand sommeil des choses. Ah ! le pauvre ruisselet grossi par les giboulées, par les soudaines fontes de neige des désirs, le ruisselet grossi sans cesse, sans raison, brusquement gonflé, jeté en largeur sur la plaine plate, comme un cœur qui déborde, comme un cœur qui éclate, grenade trop mûre, aux eaux d'or et de sang, devenu le petit fleuve qui ne sait point pourquoi les barques qui se sont plu à le déchirer de leurs avirons se plaisent à le quitter pour un autre cours d'eau, pas plus beau, pas plus bleu, pas plus secret, pas plus charmant, pas plus miroir, allait-il trouver son repos dans le havre de cet homme qui était, par-dessus tout,

un inventeur, un homme marqué au sceau du génie, et en plus titré et étiqueté par les manufactures de l'État, de même qu'un simple et loyalement mauvais paquet de tabac ; comme



l'aigre musique des mandolines se taisait pour un instant ce fut d'une allure presque jeune, presque dansante, malgré sa haute taille et un large embonpoint, que Rita vint offrir à son hôte une coupe de champagne que celui-ci reçut debout, assez tendrement incliné, presque gracieux d'une soudaine timidité devant ces grands yeux bleus

de femme qui insistaient doucement et ajoutèrent à cette offre si simple de la tendresse.

Les mandolines recommencèrent. L'amoureux et l'amoureuse dansaient face à face les poings sur les hanches, les regards droits, dardés l'un sur l'autre; il y avait des moments où les seins de la femme pointaient presque à la poitrine de l'homme, les torses ne bougeaient plus, seuls les pieds frétillaient, et le hasard du pas populaire, de la vieille danse nationale semblait créer comme un proverbe « les pieds bougent, le cœur demeure », sur lequel le vif accompagnement sautillait, sautillait ; bien en face les amoureux se regardaient, et comme dans la lueur des yeux brille, quand le regard se fixe quelque reflet d'acier, l'homme complétait l'idée criminelle, enclose bien au fond de l'amour, en fichant en terre sa navaja.

Autour de la mort symbolisée par le fer, l'amour tressant des guirlandes de fleurs autour de la lame grossière, c'était le caprice des appels, des refus,

toute la comédie factice, tous les plis du manteau que l'amour porte vers ses yeux ; brusquement l'homme s'emparait du fer d'un geste violent et la danseuse, de se pencher câline, et comme en s'inclinant sur des pétales de fleurs,



l'air naïf et doux, de se faire expliquer comment cette lame se fermait, rentrait dans sa pacifique rainure, et de l'emporter en triomphe dans un éclat de rire, puis deux ou trois bonds pour rejeter à l'amoureux transi et à tout jamais désarmé ce qui fut son arme et n'était même plus désormais sa menace.

— Et vous aimez l'Espagne, M. Brel ?

— Sans y être allé... j'ai vu les Pyrénées, c'est tout.

— Et vous n'avez pas été tenté ?...

— Hélas, l'homme est un captif... des choses à faire, des occupations tyranniques... je suis un pauvre employé de l'État.

— Un professeur ?

— C'est la même chose.

— Et qu'est-ce que vous faites de particulier ?

— Je manipule, j'observe, je compare, je rapporte, j'échange, j'allonge, je dose ; en ce moment-ci je suis très préoccupé par des questions de dynamogénie sociale ; si mes solutions étaient admises, la face du monde en serait changée... Vous savez, je ne pense pas du tout à ce que je vous dis.

— A quoi pensez-vous donc ?

— A vous.

— Vous me le répéterez tout à l'heure. Et Rita s'éloigna, les yeux souriants, pour adresser des amabilités à une robuste personne qui venait d'entrer, dans un pouffement d'excuses et de marivaudantes fariboles : « Ah chère ! Ah chère ! » et Brel, les yeux vers Rita, réfléchissait. Elle était grande, forte, très forte, blanche, très blanche ; sur cette chair grasse, ajeunie de poudre et de blanc gras, la tête assez menue, et en même temps large ; une face d'enfant voulait, volontaire, sortir de

l'enlizement des premières graisses ; les yeux bleus gardaient toute leur valeur de jeunesse, la sève des vingt ans y venait regarder de toute sa naïveté. C'étaient ces vingt ans qui vivaient en cette forme un peu lasse et mollie, c'étaient ces vingt ans spirituels qui, malgré le couplet répété, monotone de l'abandon, de la trahison, de la spoliation qui avait été le refrain de la chanson amoureuse de Rita, lui mettaient cette humidité douce autour des prunelles. Un enfant candide regardait par ces yeux-là, et oubliait au premier brimborion vu, à la première sérénade entendue, les heures sombres où la femme pleure d'être seule, rugit de l'amant perdu comme d'un bras arraché, et se désole d'orgueil et de rage animale à la pensée que quelque part, où ? dans la grande ville, en quelque chambrette close, le préféré est là, redisant les mêmes mots, car l'imagination de l'homme est pauvre, à une autre préférée. Brel regardait les éclatants cheveux d'or de Rita, et si sa mémoire lui soufflait impérieusement,

obsessivement, les vers de Baudelaire :

> Je sais que ton cœur qui regorge
> De vieux amours déracinés...

il se plaisait à admettre qu'il devait y avoir chez cette femme habituée à des êtres si différents de lui, moins affinés, plus brutaux, militaires ou hommes politiques, des coins neufs, des trous à muguet et à violette, restés cachés aux autres, aux amoureux de grande route, et pour lui faciles à découvrir. Si d'un côté, il s'apeurait en entendant bruire les chaînes amoureuses, même faciles à rompre, même d'un métal touché déjà d'une secrète fêlure, il s'apaisait, en pensant que ce ne serait point lui qui porterait les plus lourdes, et que celle qui s'avançait vers lui, enserrée de ces liens et parée de ces bandelettes, s'offrait comme une esclave, et que peut-être un peu du sang des vieux rois Goths, qu'épelle l'histoire, coulait dans les veines de cette magnifique proie. Un instant, car Brel était un petit peu trop sen-

sible au snobisme, trop admirateur des gens titrés, toute la gloire barbare, toute la pompe à plaques d'or massif des vieux conquérants lui apparut. Il revit le cortège de Galswinthe et les présents d'orfèvrerie massive cachés sous des voiles de pourpre, qu'on apportait pour répondre au don des grandes cités pleines d'armes, de bétail, de basiliques et de héros, que le roi amoureux apportait au chevet de sa belle épousée, en échange de sa ceinture dénouée. Il revit les grandes chasses où l'on forçait le sanglier, et la jeune force des taureaux courbés par les bras de vigueur sur les plateaux de pierrailles de la vieille Espagne, et la fuite des Goths parmi l'envolement blanc et fer des Maures à la face de safran ou d'ébène, et la patiente lutte au pied de la montagne-refuge pour regagner pouce à pouce le territoire sur l'infidèle ; et la romance de Grenade où se meurent des fiancées aux douceurs de jasmins tout auprès du bruit des danses, lui ouvrit les yeux sur des vallées d'enchantement. C'était

Grenade la presque Africaine qui ouvrait son long voile pour montrer les arabesques d'or de sa tunique et piquait aux cheveux d'or de Rita, une étince-



lante et pourpre fleur d'oasis. Et puis, tous les souvenirs, toutes les gloires, les tauromachies bruyantes, les Escurials-tombeaux, la beauté des Gitanes, belles depuis tant d'années, par tant de landes diverses, parmi tant de peuples, et pour tous les cerveaux, les grandes légendes de femmes tuées par l'ombrageux honneur de leurs

époux, tous les fastes des chroniques, toutes les chevauchées guerrières du cirque, tous les beaux yeux voilés par les plus coquets éventails, toutes les jeunesses et tous les vieux passés de l'Espagne vinrent se grouper autour de Rita, pour lui ôter des années, et pour la prendre en leur prestige de durée, et en faire pour Brel une femme qui avait tout juste l'âge d'une incarnation de pensée.

Le monde vint tirer l'oreille (pour ainsi dire) à André, et le tirer de la rêverie qu'il lui volait. Une minute de grand silence, puis un monsieur bedonnant apparut sur le fond d'or d'un monologue. Remisées les petites guitares qui accompagnaient les baisers des danses ! c'était le salon qui rentrait en possession de lui-même ; le retour de l'île d'Elbe de la bêtise parisienne s'effectuait, et dès les premières phrases, toute l'assistance lui présenta les armes. André effaré se réfugia ; une pièce à côté, une salle à manger, était pour la circonstance arrangée en fumoir ; oh ! modification restreinte, des cigarettes

étalées sur un large plateau de cette faïence hispano-arabe, où l'or semble par délicatesse, avoir choisi une matière fragile pour mieux affirmer son éclat, et deux fauteuils étaient ajoutés aux chaises trop étroites et pas assez accueillantes du mobilier Henri II. Il s'assit, s'allongea un peu et ferma les yeux un instant. Il les rouvrit pour voir partir son flocon de fumée. Rita était devant lui. « Venez par ici, » dit-elle; elle le prit par la main, lui ouvrit une porte : « Entrez, voici des livres pour vous distraire, voici des cigarettes pour parfumer la chambre, et voici pour vous faire attendre ». Elle lui tendit ses lèvres, il les baisa, la voix de Rita s'affaiblit, s'atténua : « A tout à l'heure! » Elle glissa hors de la pièce et ferma la porte.

André regarda autour de lui : un lit vaste à colonnes torses, assez genre grand magasin, malgré son apparence de vieux meuble antique, un tout petit guéridon à côté, avec un cendrier, des cigarettes égyptiennes, des livres, au mur, des guitares qui semblaient

donner la note fondamentale adoptée pour la décoration de cet appartement ; du ventre de l'une jaillissait une forte touffe de fleurs, des roses. André flaira, un violent parfum s'en échappait, elles étaient artificielles ; ces fausses fleurs odorantes paradoxalement flattèrent en un de ses caprices son esprit bizarre et tourmenté. Des portraits, de toutes parts, présentaient un homme d'aspect prétentieux et commun, bellâtre à l'œil faux, en uniforme exotique, en habit noir, travesti en majo. Le bellâtre dominait les murs. André examina ; il ornait la paroi du fond entre les colonnes torses du lit ; pourquoi était-il là ? Son image devait-elle, témoin bizarre, assister aux ébats d'autres favoris dans cette chambre qui avait été sienne peut-être, près du lit qui avait été sien ? Était-elle une sorte d'icône à laquelle il convenait d'adresser quelque dévotion ? Était-il cet homme, le saint patron de l'endroit, auquel la belle prêtresse devait penser parmi les baisers : de deux choses l'une, ou ce quidam à l'air satisfait de

lui-même présidait à des cérémonies dont il avait été l'ancien et aimé ordonnateur, ou bien il expiait ses torts, en effigie. On sollicitait ou on crucifiait sa jalousie ; à moins, se disait mentalement André, qu'ayant touché jadis le denier du ruffian, il ne fût condamné ainsi en sa reproduction, à souffrir à jamais, ou au moins pour longtemps, dans une avarice frappée à coups répétés. Enfin on verrait bien quel était ce convive inattendu appelé à la table d'amour qu'André trouvait là, comme un voyageur à l'auberge d'un beau pays galant. Il alluma une mince cigarette et commença à voiler un peu l'obsédante physionomie, puis il s'assit et mania les quelques livres, qui massés sur le guéridon, attendaient les beaux doigts indolents



de la comtesse ; c'était, en une reliure de cuir mauve, l'éloquent, le passionné roman de Benjamin Constant. Tiens! elle fait des armes à sa façon, se dit André, une traduction en espagnol des confessions de saint Augustin, *etiam amare amabam !* des nouvelles des réalistes à la mode de ce temps-là, Maupassant, etc., la distraction de la rue montant dans le recueillement du soir, la petite anecdote du journal à un sou, reprise, affrontant l'habit sérieux du volume ; un livre sans titre, vêtu de vieux maroquin rouge, s'ouvrit sous les doigts d'André ; aux pages, des poèmes manuscrits alternaient avec des coloriages, un beau sonnet de Pétrarque, recopié avec un grand soin, voisinait avec de naïves enluminures de petites princesses bien sages qui s'étaient fort appliquées, des bleuets et des oiseaux se becquetaient autour d'une sentimentalerie de Coppée, une fière strophe du romancero, une fadeur débitée par un illustre inconnu... qu'était-ce, ce vide-poche du cœur? un album, un carnet, une

anthologie que Rita s'était faite ; une poésie médiocre en bas latin, un *Ave Rita gratia plena* révéla à André que quelque poète était déjà passé par là ; le latin dans les mots... ne brave rien, en somme! que signifie cette galanterie épiscopale, peut-être tout, peut-être rien, et le revoici, le portrait de l'homme du mur, avec des vers, oui des vers Beïriens ; il est particulièrement ennuyeux de ne pas connaître cette langue! une signature : Alonzo de Fuegos, bon c'est son mari, — mais l'énigme n'en restait pas moins pressante. Absent, sans doute, mais à la fois présent et absent ! par amour, par ressentiment, bah ! je le saurai tout à l'heure, murmura André, et il tira de sa poche un carnet de notes, où des éléments d'une prochaine conférence s'étaient accumulés en beau désordre. Il se mit, crayon à la main, à travailler d'un air plutôt sérieux, mais l'album l'attira de nouveau, il regarda les dates, les dates parlantes, confronta les écritures, étudia le jaunissement des papiers, car l'album contenait des

pages rapportées montées sur onglet, hocha la tête; les plus anciennes dates étaient grosses de conséquence. Le piano, tapoté, rendait de mélancoliques glissements et de douloureux gloussements, une voix déchirée disait les hirondelles, le printemps, la cour mélancolique d'où s'élève la voix pauvre et la valse et l'amour, toute la friperie de l'amour, l'âme de la grisette, la guimbarde des chansonniers, l'essence des tristes revenez-y, des amours désenlacése, la bêtise ardente des duos fanés, les fleurs, en taffetas flétri, de la passion, la desserte mélancolique des dînettes, la sombre et cruelle bêtise des élégiaques. Si l'amour sonne dans le chant des hauts artistes des carillons et des glas, quelle rancœur traîne en ces dolentes litanies des sollicitations éprises des imbéciles, hoquet d'agonie chez les uns, hoquet de digestion chez les autres; en face la solitude des beaux psaumes enamourés, la cohue frivole des sornettes; en face le temple, le magasin de nouveautés. Tourne, valse;

tournez, amours, gentils petits amours, frisés au petit fer, passez par la voix de la dame droite et pleine de sen-



timent pendant que l'accompagnateur se meurt en douceur, sur la pédale sourde, tournez; gentils sentiments de poupées de coiffeurs; coulez, son des marionnettes blessées au cœur ou au ventre, tournez, tournez, jusqu'à la nausée qui sourd des chevaux de bois, et qui leur *fait* si alanguis leurs yeux paradoxaux! Ah! encore recommencer le petit calvaire dans la rue des bagatelles! et André songeait sérieusement à filer à l'anglaise, quand le piano se tut, et l'on entendit très peu après (André avait la main sur le loquet de la porte), les bruits de pas

dans l'antichambre, et les bruits onctueux des salamalecs et des baisers,



et des au revoir et des caquetages et des perruchages, et des pécorades, et des rires aux mots de la fin qu'on pla-

çait n'importe comment, en flèches de Parthe, en compliments de l'escalier ; alors du silence, du silence tranquille, et la porte dont André venait de lâcher le bouton s'ouvrit. Rita se précipita en riant au cou d'André qu'elle étreignit passionnément pour dire ensuite d'un ton bouffon :

— Enfin seuls.

— Je suis pincé, se murmura André, à la fois maugréant, railleur et content. « Enfin cinq minutes de politesse et puis la fuite. » Rita avait saisi sur la cheminée un des portraits de l'homme barbu et bellâtre qui pavoisait les plus beaux endroits de la muraille, elle le baisa dévotement et murmura « Pardon », se jeta derechef dans les bras d'André, qui ce coup-là la supposa veuve. « Il est loin, le scélérat, dit-elle, il est loin, ah ! il se soucie bien de moi, le misérable à la figure de Jésus. » (André trouvait la comparaison un peu forte.) « Vous ne savez pas, reprit-elle, en riant, ils sont partis tous ensemble, c'est M. Grenadet de la Picolière qui a compris. Il a donné le signal

du départ, il les a tous emmenés.

— Il fait un petit métier, M. Grenadet...

— Oh non, cher, ne croyez pas; M. Grenadet m'aime beaucoup. Je l'ai habitué à prendre en grande pitié mes migraines ; il est dressé à croire que quand je passe quelquefois la main sur mon front et mes yeux, comme pour en écarter un rêve importun, c'est que mes cruelles migraines me prennent. Aussi pense-t-il de son devoir de débarrasser mon plancher, et comme il est très amoureux de votre servante, il ne se pardonnerait pas de laisser chez moi âme qui vive : alors il a des ruses de Mohican pour emmener tout le monde, ou bien il déclare d'un ton dévot que ce serait crime de me fatiguer davantage, et on craint de déplaire, et on part malgré que j'affecte de vouloir retenir. Ce soir, je n'ai rien affecté, pas même mon air de joie quand on s'est levé à son incitation.

— Ce soir, il y a donc eu des soirs...

— Mon ami, si j'avais su un jour vous

blesser, croyez bien... Et comme il y avait de l'humilité réelle et de l'appré-



hension timide dans cette sorte de gasconnade d'amour, André se sentit ému, et la possibilité de la rencontre d'un sentiment vrai lui ôta un peu de

sa garde prudente à l'endroit d'une crédulité trop prompte à la sincérité d'un sentiment.

Et Rita lui tendant sa poitrine, lui dit : « délacez-moi », ce qu'il fit. Et, pendant ce temps, lui revenait obsédante la phrase de saint Augustin : *etiam amare amabam*. Et bientôt ce fut à la clarté d'une opaline veilleuse que l'homme bellâtre et barbu, après avoir reçu un baiser d'hommage et avoir assisté au murmure d'une courte prière, et à un rapide signe de croix terminé en enlacement, assista aux ébats des nouveaux amants.



CHAPITRE III

Le hasard est un dieu galant. Sans doute elle est charmante, l'image antique qui cache un enfant nu dans le giron d'une belle femme et lui met aux mains la sagette inévitable. Elle est gracieuse, elle veloute un symbole profond. C'est par ses airs d'enfant que la femme a conquis le monde. Dans la plus puissante commère à la Jordaens, dans les sèches et rêches faces de primitives en prière, dans les visages les plus énergiques et les plus virils, aux lèvres les plus hardiment méditatives où se joue le sourire que saisit le Vinci, aux indolentes lourdeurs des Orientales de Delacroix, parmi les fards éclatants, près des yeux à l'éclat parfois insoutenable chez les

Salomé, comme chez les Cléopâtre, le vouloir de l'homme cherche rageusement, collige méticuleusement au plus tendre de son cœur, les joliesses, les pâleurs, les menuités, les jolis gestes. Le velouté de la fourrure du félin lui fait oublier les griffes ; un aspect doux et las lui pare la guerrière ; le sommeil et la respiration égale de l'amazone et ses cheveux dénoués chassent triomphalement la présence réelle de son casque, de son bouclier et de sa lance.



Mais si l'Antique a raison avec ses Eros enfant, ses Éros adolescent se penchant sur le nid des lèvres de Psyché, ses Faunes couronnés de verveine et de merises, et aussi ses Ménades folles embrasant la forêt dans leur course de désirs furieux et de torches agitées, n'est-il pas vrai de dire « le dieu de l'amour moderne, c'est le hasard ». Le hasard, tel un homme assez

fin, un peu vanné, affiné, élégant d'habit, de mine curieuse et critique, correct gentleman, préside, dans le grand caravansérail de Paris, aux baisers bizarres et aux passions fortuites. C'est lui qui règle l'arrivée, par les trains du monde entier, des belles exotiques et les met en présence de ceux avec qui elles se peuvent trouver quelque commune curiosité. Savant maître des cérémonies, le hasard n'apparaît point, il n'organise pas trop, il laisse faire; par l'appétit d'amusettes des femmes, par l'appétit de distractions qui se nourrit de l'oisiveté des hommes, il dresse ses embûches. Grâce à lui, on se rencontre, on se plaît, on s'admire, on s'aime, on se quitte, car tout ce qui procède de lui est hasard. Ce n'est plus Vénus à sa proie attachée qui tient ses victimes et les jette en pâture à un amour unique, enserrant corps et cœur d'une tunique de feu pourpre, c'est simplement le hasard madrigalesque, fauteur d'imprévu, de piquant, de croustillant, de scandaleux, de paradoxal, qui pousse les gens, les fait

se croiser dans les rues, aux boule-



vards, dans les sauteries, aux premières, dans les omnibus, au musée de ma-

rine, sous les acacias ou les platanes, au square, etc...

Ce n'est pas que de temps en temps le dieu hasard ne se cache sous la défroque triste et funèbre du chiffonnier, et que la nuit, effrayant, avec le feu sombre de sa lanterne qui court au ras du sol, éclairant mal sa hotte de croquemitaine, il ne vague pour reconnaître ceux des siens qui ont roulé au ruisseau ou au fleuve, les petites filles crédules, les bons jeunes hommes à l'âme tendre, les petites filles rieuses qui ont pleuré, qui ont pâli et qui viennent de mourir, les bons jeunes hommes qui ont un trou à la tempe pour avoir cru aux apparences, c'est-à-dire en lui. Il rencontre aussi les noctambules aux yeux trop larges, comme agrandis par l'opium de l'amour et les malheureux chez qui l'amour devient machinal, s'abritant sous n'importe quel auvent pour y respirer quand même un impérissable parfum de myosotis, et celles dont parfois on doit avoir pitié ; on ne sait quelles paroles autrefois les déci-

dèrent à croire à l'amant. Ça ne l'empêche pas, en correct costume de petit employé, de parcourir vivement, dès le matin, les grandes avenues et les carrefours des rues populeuses où passent, coquets, se rendant au travail, les jeunes femmes et les jeunes hommes, un bout de romance aux lèvres, et d'agacer de sa puissance les passants et les passantes, et de les entraîner peu à peu dans son rythme d'amour. Et puis, il courra sans prendre de repos, pénétrera dans les maisons, organisera les erreurs, portera les poulets, les bouquets, lézardera les amours, accélérera les ruptures, jusqu'à ce que revienne l'heure de se remettre en habit, et grave, de vaquer avec ubiquité à toute la partie sérieuse de sa tâche, tromper les hommes et les femmes par les prestiges de la lumière, les mensonges de l'ombre et la veloutine douce de la nuit sur les faces graciles. C'était assurément un des jeux les plus piquants du hasard, d'avoir mis en présence André et Rita. Son œuvre était bien poinçonnée à sa marque. Des

affinités, Rita et André en avaient, dans un peu de snobisme, de respect des titres, des religions, des fausses grandeurs, de l'éclat mondain. En contraste, André, habitué à d'autres baisers, curieux jusque-là de Parisiennes sautillantes et élégantes, de Slaves presque masculines, camarades de travail, d'étude, de préoccupations, jusqu'à l'heure d'une fatigue que l'on s'adoucit à deux, devait être pris et par le passé nobiliaire, et aussi par l'exotisme méridional, jusque-là à lui inconnu, de Rita.

C'était le hasard qui avait débarqué dans Paris cette jeune femme habituée dans sa jeunesse à la vie fastueuse des cours, l'avait roulée dans les disgrâces, l'avait fait dégringoler les marches de l'escalier étroit de fortune jusqu'à ce point qu'elle fût heureuse de rencontrer un homme jeune et intelligent, quoique de prestige restreint, qui voulut l'aimer. C'était aussi le hasard qui, après avoir si bien disposé pour eux les cartes, de façon à ce qu'ils se reconnussent et s'aimassent, ne

l'avait fait qu'au moment où Rita déclinait, où les petites marques du temps devenaient, sur sa beauté, indélébiles, et ne lui laissaient plus qu'une bien courte période pour chérir heureusement, juste à temps pour qu'un dernier amour heureux l'enchaînât à l'amour, et qu'après, probablement seule et désolée elle en devînt le jouet, qu'elle courût, fantôme pâle, parmi la nuit des décombres de la passion encore rougeoyante sous la cendre, que ses yeux implorassent encore, sous les cheveux qui blanchissent, et qu'elle devînt une de ces créatures que la nuit, dans son costume sombre de crocheteur de néant, il ramasse, lorsqu'il épouvante les passants de son dos courbé, de sa hotte de croque-mitaine, de son croc d'acier, et des yeux sanguinolents qu'il lève vers les yeux effarés des passants qui le regardent. Le printemps de l'amour n'est pas plus durable que les autres printemps.

I

André trouvait en Rita une maîtresse souple et charmante. Sauf l'immuable portrait aux parois de la chambre, il ne discernait pas d'ombre à son bonheur ou plutôt de dissonance à sa claire victoire. Il s'étonnait : ou bien on avait tout rompu pour lui, avec une telle décision, une telle promptitude qu'il n'avait eu le loisir de s'apercevoir de rien (Rita avait congédié tous ses adorateurs durant le bref espace de temps d'une absence), ou bien vraiment il avait réveillé d'un long sommeil cette âme. Et il le croyait presque. Il l'eût admis tout à fait, sans sa nature soupçonneuse, un peu chimériquement soupçonneuse, à considérer la froidure des premiers transports dont on l'accueillait, dans un enlacement encore hésitant, presque pudique, encore comme un peu endormi. Il avait réveillé la Belle au bois dormant dans la forêt des hasards. Elle

s'était levée, elle avait réveillé des pages jolis comme des ariettes oubliées, toute une cour charmante avec de vieux écuyers respectueux, des dames d'atour poudrées à frimas, des esclaves sarrasins qui s'étaient mis tout de suite à caparaçonner les étalons des caprices, et à atteler les quatre mules blanches ferrées d'or fin, qui devaient mener vers les plus discrets pavillons du pays de Tendre, leur carrosse amarante et or.

Les poètes de cour avaient retrouvé leur mémoire close, mais bien meublée ; il en était sorti les plus coquets adages et des chansons charmantes, et les gongorismes, et les concettis, et les agudezzas avaient échangé leur charme alambiqué sous les hauts ombrages d'un jardin du XVIIIe siècle, tout proche voisin d'une oasis fraîche et d'un jardin d'Hespérides aux lourds fruits d'or. Seulement peut-être était-il venu tard, ou son talisman, par quelque maligne intervention du dieu hasard, n'avait pas toute sa puissance. La belle avait tout retrouvé, hors la jeunesse.

Encore un des traits malins du hasard avait été de réveiller la pauvre Belle par un homme dont l'âme, malgré ses trente ans à peine atteints, n'était pas jeune. Ce long et maigre



garçon, à l'aspect félin, fin et séduisant, ce jeune savant dont les yeux bleus semblaient rêveurs et jusqu'à un certain point candides, n'était rien moins que crédule. Au contraire, un invincible besoin d'examen le poussait à contrôler toute affection presque à

la loupe, et rien d'étonnant qu'en se penchant, avec ses outils d'analyse les plus perfectionnés, sur un amour qu'il faisait éclore, il ne fût tenté d'y trouver des tares comme dans une jolie peau trop soigneusement examinée. Défiant de la sensation que lui inspirait l'ensemble d'une beauté et d'une âme, André n'avait de cesse qu'il n'y découvrit le coin obscur et la tache cachée. De plus, André considérait l'amour comme une distraction violente entre deux travaux. Dédaigneux du jeu, des fumeries, des gourmandises, quand il enfermait sous la clef de son laboratoire ses curiosités et ses ambitions, il voulait le kaléidoscope des sensations amoureuses ; il se baignait dans la vie, il voulait s'y baigner complètement nu et autant que possible édénique ; l'idylle lui était un contraste à l'analyse. Il aimait courir à deux dans les jardins de vie, mais comme on fait du sport et de la gymnastique. Il se refaisait avec le baiser une santé physique. Pour lui l'amour était un passe-temps et pour Rita c'était la vie.

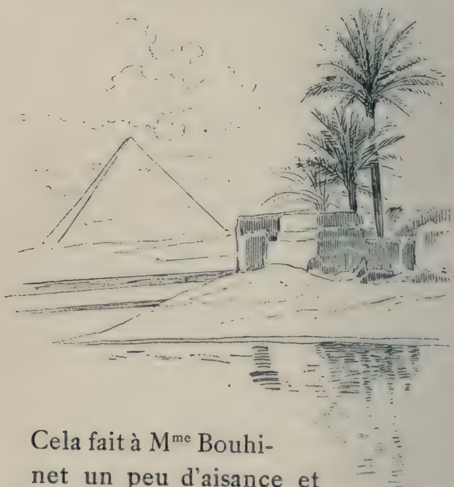
Tel était le malentendu originel caché dans leurs caresses. Ils s'en apercevaient tous les deux, mais Rita faisait tout pour l'oublier, tandis qu'André n'était entré dans ces liens que parce qu'il les savait fragiles.

II

Mme Bouhinet est célèbre par les impairs énormes de son dialogue et les curiosités de sa lexicographie. C'est elle qui a lancé « l'encaustique des Trois Cadéros », pour l'acoutisque du Trocadéro. C'est elle qui a suppléé au mot contraste un peu habituel par le demi-néologisme « contraxe ». C'est elle qui prononce tonnelier, ce mot si simple sommelier. Elle ne prend point le Pirée pour un homme, parce qu'elle ignore le nom même du Pirée, mais elle considère M. Grenadet de la Picolière comme un poète de l'ordre le plus élevé parce qu'elle entendit un petit acte de lui dans un café-concert d'ordre subalterne. Mme Bouhinet, mal-

gré la prodigieuse distance sociale et littéraire qui la sépare de Rita, est une amie de Rita. Où se sont-elles rencontrées? dans les malheurs! lesquels au juste, on ne sait pas! à regarder Mme Bouhinet et sa face heureuse et reposée, on juge qu'ils n'ont pas été bien terribles, mais ceci démontre que ceux de Rita ont été assez considérables pour lui faire priser très haut une très humble affection. André se figure qu'il apprendra mieux par cette bouche naïve que par celle de Rita, les avatars de sa maîtresse, et il rend visite à Mme Bouhinet, à son jour, un pauvre jour désert, dans un quartier perdu. M. Bouhinet y manque pour deux raisons, la première c'est que s'il pouvait venir, il n'y viendrait pas par timidité, la seconde c'est qu'il sillonne le monde. Il va sous les ciels d'Orient, de ville en villes blanches qui se cachent parmi les lentisques et les sycomores. Il s'est dirigé souvent vers les Sphinx et les Pyramides ; le Nil a vu sa cange, il a trotté au Caire sur les bourriquets, il a pèleriné en Terre

Sainte, et, de l'Euphrate à la Mer Rouge, de Beyrouth à Damas, de Constantinople au Mont Ararat, il a placé des cotonnades. M. Bouhinet est un des hardis pionniers de notre commerce.



Cela fait à Mme Bouhinet un peu d'aisance et beaucoup de loisir, et à quoi mieux utiliser cette possibilité de paresse et de loisir qu'à potiner, potiner encore, et potiner toujours. Tandis que M. Bouhinet travaille au profit des relations extérieures de la France, Mme Bouhinet prépare à son mari,

pour le jour où cet errant consentira à se reposer, de belles relations mondaines. Elle a arrêté dans son esprit qu'elle et M. Bouhinet grignoteront leurs petites rentes en bonne compagnie, et elle y travaille de tout son pouvoir, de toute sa grâce, et de toute sa science de maîtresse de maison.

Aussi, en ce jour, prestement, la bonne, Justine, a-t-elle soulevé les housses, fourbi les cuivres, assuré l'eau chaude du thé, trié les gâteaux, coiffé sa maîtresse, paré, lacé, poudré, s'est ornée sous son œil vigilant d'un irréprochable tablier et toutes deux en attendant le visiteur, font une légère partie de besigue chinois ; au premier coup de sonnette le jeu de hasard disparaît dans un tiroir, et Justine, prête, ira ouvrir la porte à l'amabilité montante de la cité ; habituellement on leur laisse toute latitude pour accumuler les parties.

Mais voici un coup de timbre, et c'est ce bon M. Grenadet de la Picolière à qui très rapidement, après un « quelle heureuse surprise », Mme Bou-

hinet se croit obligée de demander des nouvelles de son inséparable Bubbcox. Grenadet qui est un peu las, fatigué d'un gros travail, argue d'une ignorance à la vérité toute récente ; depuis deux jours il n'a point vu son ami, la vie est si fatigante, les affaires sont si difficiles, M. Bubbcox est très pris par la recherche d'une situation un peu meilleure que celle qu'il occupe. Un second coup de timbre retentit aux oreilles étonnées de Mme Bouhinet, et c'est un éclat de rire, trille élégant et musical, Mme Emilia qui entre, s'assied, sourit, se met à rire, pouffe pour la satisfaction de Mme Bouhinet, qui en prend ce qu'elle veut en prendre, et réserve la plus belle partie à ce bon M. Grenadet qui déjà madrigalise. Or ceci ne fait qu'à demi le compte de Mme Bouhinet qui met en avant le grand jeu, et demande à M. Grenadet s'il a eu ces jours derniers, le grand plaisir de voir la comtesse Rita, ce à quoi M. Grenadet lève vers le plafond dont la rosace est décorée de pâles aubergines, des mains

tristes, et prend à témoin Mme Émilia de la singularité de cette demande.

— Mais, chère madame, ne l'avez-vous point vue vous-même, — mais je l'attendais ces jours-ci, elle n'est pas venue — et pas un mot — et pas un mot.

Mme Émilia essaie en vain d'articuler un son triste, elle ne peut que maîtriser son sourire, et Grenadet d'un ton pénétré déclare : « Qui nous l'aurait dit ! »

Alors Mme Bouhinet passe du rougeaud, sa teinte naturelle, à l'écarlate, son corsage s'enfle et sollicitée par l'affection, et poussée par la curiosité, démangée à ses deux endroits sensibles, incline en avant son buste puissant et soupire un :

— Que me dites-vous là.

— C'est comme je vous le dis, chère madame.

— Mais quoi encore.

— Rien que de parfaitement vrai.

— Mais vous ne me dites rien.

— Je vous assure, madame, dit Émilia d'un ton presque sérieux, que

tout cela nous fait beaucoup de peine.

— A qui.

— A M. Grenadet et à moi.

— Oui, coupe Grenadet, moi, madame, tous les vrais amis de la comtesse Rita, nous sommes fort affligés.

— Qu'y a-t-il ?

— Elle court à sa perte.

Pour madame Bouhinet il n'y avait qu'une seule façon de courir à sa perte, c'était de compromettre sa fortune en de hasardeuses spéculations. Or, Rita n'avait pas de fortune ! Alors quoi ?

Mais Grenadet de son propre mouvement consentait à passer la clef du mystère aux personnes circonvoisines.

— Rita, dit-il, d'un ton plein de douceur, vivait en paix, entourée de bons amis, le dévouement naissait sous ses pas. De l'existence sauf aux cruels moments du terme et de l'échéance qui ne sont doux pour personne, elle ne recueillait que les fleurs et ne savourait que l'ambroisie. Des personnes de haut rang lui accordaient leur affec-

tion courtoise et leur respect. Les personnes hardies qui savent circuler dans l'existence lui mitonnaient de hautes destinées; elle eût pu, à l'ombre de son nom très honoré, vivre heureuse, et tout cela va s'enfuir en fumée. Ah, conclut Grenadet répugné, la vie c'est un cigare de deux sous, c'est bref et c'est mauvais, n'est-ce pas, madame? et il s'inclinait vers la rieuse Émilia.

— Vous me permettrez, cher monsieur, dit cette dame, de ne point trop goûter votre comparaison.

— J'eusse aimé au contraire vous la développer. Enfin, ma bonne Madame Bouhinet, figurez-vous que Rita est simplement folle à lier.

— Et de qui, s'écria avec un flair remarquable, la bonne dame.

— Femmes, tant que vous êtes, vous ne pensez qu'à l'amour, dit sentencieusement M. Grenadet. Eh bien, Rita a rencontré, où ? chez elle, peut-être, ailleurs c'est possible, présenté par qui, je n'en sais rien, envoyé par la destinée, j'en suis sûr, un être bizarre, exceptionnel, dangereux, un savant,

un homme dont personne ne comprend les travaux, un esprit creux sous des apparences de profondeur, et elle l'aime, comprenez-vous, elle l'aime. Pour lui, elle vanne ses vieilles relations; il fait le vide autour d'elle.

— Mais de qui parlez-vous ?

— De M. André Brel.

— Je le connais, est-il si terrible ? Je l'ai vu chez elle.

— Parbleu ! Madame il lui broiera le cœur ! Dans quelles intentions est-il venu parmi nous, cet étranger, déranger notre vieille et affectueuse coterie. Un savant, cet homme-là, allons donc ! est-ce qu'un savant va dans le monde, est-ce qu'un savant danse, est-ce qu'un savant conduit des femmes aux Folies-Bergère, est-ce qu'un savant court la pretentaine, est-ce qu'un savant est jeune, est-ce qu'un savant n'est pas naturellement chauve et décoré ?

— Mais il l'est.

— De quoi ? avez-vous vu cette indéfinissable rosette ! De quoi est-il décoré, je vous prie, dites-le-moi !

— Mais je n'en sais rien, vous qui l'êtes vous-même...

— Moi, j'ai le Christ de Portugal, je le sais, je le dis, j'en suis fier, mais lui, Brel, ce n'est pas un ruban qu'il porte à la boutonnière, c'est une faveur.

— Vous êtes spirituel, mais dur, dit Mme Émilia.

— Pour moi, M. André Brel, dit nettement Grenadet, est un aigrefin !

— Et moi qui le reçois, dit Mme Bouhinet, et mon mari qui n'est pas là, je n'ai personne pour me conseiller.

— Et moi, dit gravement Grenadet.

— Eh bien, la première fois qu'il viendra ici...

Encore un coup de timbre, un instant d'arrêt dans la conversation, et voici entrer M. André Brel lui-même, le héros de la parlotte, le monsieur qui occupait le tapis. Le scélérat entre d'un air dégagé, d'un air dissimulé jusqu'à paraître franc et ouvert, il s'incline devant Mme Bouhinet, s'informe avec soin des détails de sa santé, lui débourse incontinent quelques conseils

d'hygiène, s'incline devant Mme Émilia, qu'il dévisage ensuite avec une nuance de sans-gêne, tend à Grenadet, languissamment, un doigt ou deux que celui-ci prend vivement de toute sa main, s'assied et attend les événements.

— Nous parlions de vous, dit Mme Bouhinet, Mme Émilia me disait qu'elle vous trouve charmant.

— Je le crois, si ce n'est extrême fatuité que d'admettre même ce qu'on vous a laissé entendre plusieurs fois.

Mme Émilia rit, rit, fuse, tousse de joie, et Grenadet devient un peu rouge.

— Verrons-nous aujourd'hui la comtesse, monsieur Brel ?

— J'allais vous le demander.

— Vous la voyez souvent, pourtant.

— Oh ! vous exagérez, monsieur Grenadet, pas aussi souvent que vous, je pense.

— Oh ! dit M. Grenadet, j'ai été tous ces temps si préoccupé.

— Eh ! a-t-elle des yeux noirs, votre

préoccupation, dit Brel en souriant un peu à Mme Émilia, qui rit à nouveau, et devient un peu rouge, ainsi que Grenadet qui rompt les chiens.

— Vous êtes allé à la première du Vaudeville ?

— Non, dit Brel, je suis allé à la seconde avec la comtesse Rita.

Mme Bouhinet qui, depuis quelques minutes, gardait le silence, éclate et se débonde.

— Ah ! monsieur André, que vous avez raison de lui procurer quelques plaisirs. Il y a si longtemps qu'elle est sevrée de bonheur. Quand je l'ai connue, elle venait de s'ensauver de son mari qui était la plus parfaite canaille de la terre entière.

— Que c'est vrai, dit Mme Émilia.

— Un homme qui la battait, qu'elle aime encore, qui l'attachait au pied de son lit solidement, et se mettait dessus ensuite à faire un bon somme ; un homme qui partait avec des cocotes, et qu'elle était assez bête pour lui courir après, et alors il lui demandait de payer ses dettes, et s'il n'a-

vait plus de dettes, il en simulait ; que de fois il lui a fait le coup de lui chiper de grosses sommes sous prétexte de sauver son honneur. Un propre honneur !

— C'était, dit André, le comte de Fuegos.

— Un comte de fabrique, un rien du tout de je ne sais quoi dont elle s'était amourachée, et qu'on avait fait comte pour qu'il lui fût convenable. Et dire qu'elle l'adore encore cette bête-là, qu'elle a son portrait presque dans son lit.

— Et pourtant, je ne lui ressemble pas, pensait André, que Grenadet regardait un peu en dessous.

Nouveau coup de timbre, et alors entrée de Rita très empanachée, saluts cérémonieux et amicaux, et des : bonjours ma chère, cher monsieur, cher ami. L'héroïne de tous ces propos, fut campée en un large fauteuil d'où elle put assister sans fatigue à une intéressante conversation, où Mme Bouhinet semait des perles.

CHAPITRE IV

Rita est sortie à pied, elle a mis sur ses cheveux dorés un petit toquet où tremble une rose, elle s'est enveloppée d'une sorte de grande capote à haut collet, qui contraste avec la coquette coiffure. Elle a descendu les escaliers de la gare de Courcelles, elle attend seule sur le quai le train de la gare Saint-Lazare ; il fait froid, soir, blafard ; des fanaux dans le lointain, des lanternes tout près, soulignent l'étendue plate de la voie, cela prend à ciel ouvert des noirs de tunnel.

Rita regarde, et voici poindre l'œil cyclopéen de la locomotive, elle s'amuse à cette topaze qui marche, court, grandit et dans le bruit d'essieux mal graissés et de cric forcé de

l'arrêt du train, elle monte, et dans un coin de compartiment, se blottit frileuse ; la petite rose du chapeau tremble, coquette.

Rita descend à la gare Saint-Lazare ; aux Pas-Perdus, un monsieur la regarde, stoppe, tique, fait un pas, tourne en rond, suppute, évalue ; elle passe droite, le monsieur tourne de nouveau, se presse, s'approche ; il ressemble à toute la banque, il est noir, noir Nubian, des favoris noirs et larges, il doit avoir une raie médiane derrière la tête, il est lustré, ciré, verni, sa bouche dessine un commencement de parole. Rita part d'un rire clair, cassant, presse le pas, le monsieur tique, stoppe, tourne en rond, s'écarte.

Rita a traversé la cour du Havre, un coup d'œil jeté à l'horloge, elle se presse, hèle un véhicule. Le cocher assure son chapeau, se balance, prend les rênes, et file ; dans la voiture, Rita ouvre sa boîte à poudre, et à la clarté vague des réverbères, légèrement se poudre le bout du nez.

Rita monta l'escalier 3 d'une maison-caserne, escalier aux marches étroites, elle le monte en entier. La voici chez Mme Domingue ; aussitôt assise, est-ce du thé, ce breuvage ? est-ce de la musique ce qu'expectore douloureusement ce piano ? C'est l'ouverture d'un improbable opéra, qui ne sera jamais joué pas même aux Folies-Dramatiques, où ses auteurs l'assurent presque reçu depuis cinq ans.



Mme Domingue en élabora le poème et le confia au musicien Terrenoire, qui une fois encore, en joue l'ouverture, en joue les airs de ballet et les jouera ainsi encore longtemps sans autre écho admiratif que le sien propre, et celui de Mme Domingue.

Rita retrouve là, une partie de sa figuration ; aussitôt l'ouverture terminée, Grenadet de la Picolière a glissé

vers elle sur ses pointes; à droite, elle a Grenadet de la Picolière, à gauche, elle a Bubbcox; derrière elle, à son fauteuil, la jolie Mme Émilia lui raconte les aventures dernières de Mme Bouhinet.

Mme Bouhinet invitée à une redoute s'est costumée en diablotin rose; c'est une couturière de son quartier qui lui a conseillé ce costume; Mme Bouhinet est venue à la redoute avec des cornes d'or, un corsage smaragdin, un tutu rose et un maillot. Une fois dans un grand salon blanc et or, réfléchie par les glaces, encadrée par les bougies, reflétée par les regards étonnés, elle s'est trouvée ballonnante et court-vêtue, elle a cru que la terre allait l'*approfondir* et Grenadet de s'extasier sur la variété d'aperçus nouveaux dont Mme Bouhinet parsème le monde. Elle applique vraiment aux choses un regard nouveau. Grenadet d'ailleurs n'en est pas étonné. Il a connu, en sa jeunesse, une toute pareille dame, Bubbcox en est témoin; si Bubbcox voulait, il fourmillerait d'anecdoctes, mais

Bubbcox est discret, et Rita regarde rêveusement la porte ; l'aimé qui ne vient pas, l'aimé qui devait être arrivé le premier, l'aimé qui est inexact, qui se lasse peut-être, à quoi s'occupe-t-il ? et s'il percevait de loin, l'air pauvre et malade de Rita, il accourrait !

Mme Domingue abandonne de son attention l'entr'acte du deux de son œuvre, car la comtesse, la perle de son salon, semble s'ennuyer ; elle veut donner personnellement ; que cette chère comtesse, elle se plaît à le redire, est donc aimable d'être venue; d'avoir gravi pour elle l'escalier dur et raide, l'escalier 3 de la maison de rapport où, provisoire, elle végète. Et l'aimé qui ne vient pas, qui s'amuse sans doute, qui flirte peut-être ailleurs, où ? qui n'est pas là, et Grenadet en prend des airs moralistes et amoureux, il fait le gros dos, prépare des œillades, organise des phrases tentaculaires. Grenadet va se porter de tout son poids sur les positions délaissées par l'ennemi, lorsque l'imprévu se déclare contre lui ; le duc, le duc qui s'occupe de

bicyclettes, le duc de la maison, un des derniers Almagrides, fait son entrée, Mme Domingue s'est jetée vers lui. — Que le duc est bon, il a bien voulu monter l'escalier raide et dur, l'escalier 3 de la maison de rapport, il a traversé deux cours. Le duc est un duc charmant, assurément. — Et comment va, comtesse? — Admirablement, Excellence.

Le pianiste Terrenoire réclame la voix de Mme Domingue; car Mme Domingue a toutes les qualités, tous les talents, plus une voix. Il s'agit d'enlever à deux le grand duo du trois, le grand spasme gai qui commence en romance et qui tournoie ensuite en valse échevelée, et tandis que Mme Domingue pleure, piaule, et puis piaffe, Rita dit au duc : « vous l'avez connue là-bas, dans les Amériques, » et le prince lui répond : « Elle le dit. — Et vous? — Moi je ne puis l'affirmer — Alors! — Alors elle me fait passer le temps tout comme une autre. » Grenadet s'est écarté par respect, car Grenadet est dynastique : les Almagrides lui

en imposent. Grenadet, de noblesse adoptive ou plutôt adoptée, adore la noblesse authentique, de quelque tropique qu'elle vienne. Grenadet rêve, Bubbcox en est tout sot, le pianiste Terrenoire joue à pierre fendre, Mme Domingue chante à faire geler les paradis, Terrenoire chevrote déjà, c'est d'une voix cassée qu'un peu avant sa mort, il fredonnera encore les motifs inédits de son opéra. Enfin voici l'aimé, voici André, et Rita croit lui découvrir un peu de fatigue, de la cernure aux yeux ; il s'incline, respectueux, courtois, galant. Mme Domingue lui jette comme un aveu son cri chanté, un dernier « je t'aime » triomphal, lui saisit les deux mains, puis retourne à son devoir, et répond à Grenadet, félicitant : « Oui c'est très beau, nous passerons dans quelques semaines », les semaines des quatre jeudis.

Il est clair que Mme Domingue a maintenant d'autres soucis en tête que son opéra bouffe. Mme Domingue a deux cordes principales à son arc, outre que c'est aussi celui de l'amour.

Elle fait de petits livres pour les petits enfants et des opéras bouffes pour les grandes personnes. Elle a l'air de vouloir en ajouter une autre, elle s'instruit sans doute, car elle boit les paroles d'André. Rita s'approche, elle prête l'oreille, à travers un éloge pompeux d'elle-même que lui alternent en vagues distiques Grenadet et Bubbcox ; elle perçoit des mots, horreur ! des mots en langue étrangère, des mots en langue barbare du nord ; l'œil d'André glisse sur elle, calme, limpide et bleu, il y a comme une petite pointe dans l'œil d'André qui va vers elle ; il y ajoute le plus radieux de ses sourires, mais toute sa figure marque tout de même une profonde attention à ce que lui narre à son tour Mme Domingue. Il est debout, sa haute taille est un peu courbée, il tend son oreille à Mme Domingue et qu'est-ce qu'elle y dépose, bon Dieu ! ce ne peut-être une opérette ou un livre pour les petits enfants, ce doit être de la bagatelle tendre, des rendez-vous, des mots d'amour. Cette Domingue ! si

l'on additionnait d'après ses récits de prouesses et de voyages, ses années, on arriverait, on arriverait... et Rita pâlit devant elle-même, au chiffre à peu près réel de ses propres années.

Alors il faut lutter : elle se lève, et gentiment dit : « Madame, vous êtes une accapareuse, prêtez-moi M. André.

— Madame, je vous le rends, retorque l'autre pas contente. Excellence, acceptez-vous un verre d'aguardiente ?

— Soit. »

Et vite M[me] Domingue frappe dans deux mains courtes, larges et blanches, un négrillon sort d'une trappe, de dessous quoi, du piano, d'une jupe ? on ne sait, et ce négrillon revient : voici sur des plateaux des bombilles avec des pailles, et une triomphale bouteille d'une espèce d'absinthe blanche, qu'on boit hypocritement, pure en des petits verres, et André, en un grand geste d'Éliacin monté en graine : « Du thé, du simple thé. » Comme ils sont seuls, Rita et lui, à

oser affronter à nouveau le blanc breuvage que sert sous cette étiquette Mme Domingue, ça les rapproche, ça fait pour la candide Rita un lien de plus, et pour lui rien, mais, rien du tout. Elle boit du thé, elle l'imite, elle adopte son hygiène ; quoi d'extraordinaire !

— Enfin, voici Cabasso, s'écrie joyeusement Mme Domingue. Cabasso est petit, trapu, crépu, proscrit. Il a, paraît-il, beaucoup souffert dans des prisons. L'Inquisition policière de la cruelle Espagne l'a tenu dans ses fortes mains ; ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'il ne lui manque rien, pas un doigt, pas même une narine ; ce qu'on aurait pu lui enlever sans inconvénient, dit Bubbcox. — On aurait pu tout au moins les réduire, dit Grenadet. En effet, Cabasso possède un nez sous lequel un enfant pourrait déjeuner à l'ombre. André le dévisage. Rita ne peut souffrir cette façon dont André semble peser les gens, il a toujours l'air de se moquer du monde. Il dit des choses douces, poliment, et tous les plis de

son visage sont hilares. Il se pourrait qu'il sût apercevoir les petites rides ; mais pour Cabasso, au fait, elle est bien bête de s'occuper de cela, et Cabasso annonce une surprise... La surprise !



Voici Maria Guttierez, la Concha, le danseur ; ils arrivent du Trait-Galant, un café-concert que dirige, sous homme de paille, un directeur de grand théâtre que la tragédie mal jouée, et la pièce en habits noirs mal coupés, sont en train de mettre sur la paille réelle, et

ce lauréat des Académies y pimente, y pimente tant et plus, qu'il y admet le poivron rouge des petites gitanes et le vert-de-gris des chansonniers pseudo-littéraires. Cabasso a obtenu d'eux l'engagement de venir danser chez Mme Domingue. Ils le tiennent ; comme le salon est tout petit, on flanque les gens dans l'embrasure de la fenêtre, dans les encoignures, sur le piano, sur la cheminée. Ils n'ont pas apporté les guitares, ni les guitaristes, mais Terrenoire est là, qui, prévenu, a pioché ; et filez les jaleos, les habaneros, et toute la gitanerie! d'ailleurs ils chantent en dansant pour être sûrs de leur mesure, ce qui fait que Terrenoire a l'air un peu d'un escargot qui s'évertue à suivre des linottes. Dans l'embrasure de la fenêtre, Rita est serrée contre André ; mais horreur! André est serré entre elle et Mme Domingue, il a l'air d'un signet dans un livre, d'un pain long entre deux pains de munitions. Elles sont grandes, il les dépasse de la tête. Elles le serrent toutes deux, il étouffe, il devient un peu rouge,

mais avec discrétion. Voici un des beaux côtés d'André, il étoufferait tout à fait plutôt que de se plaindre, et comme Grenadet blotti en face s'aperçoit de l'imminente congestion de son ami, il s'en roule immodérément, et pour donner le change, il esquisse des brava brava, de la voix et du geste. André s'en aperçoit et le donne au diable. Mais que faire ! Rita défaille presque sur lui, tandis que Mme Domingue l'étreint presque, tout en s'excusant de l'exiguïté de son logement. — On y est pourtant fort bien, soupire André presque agonisant, car dès son sourire complémentaire, le coude de Rita s'est appuyé sur son estomac.

— Et le duc, où est-il ? André, qui aime aussi la bonne noblesse, après avoir glissé comme une anguille d'entre ses deux étaux, le cherche et le trouve. Le prince est dans une pièce à côté, assis sur un fauteuil crapaud, il lance de la fumée au nez d'un portrait de Mme Domingue sis à côté de lui sur un guéridon. André s'approche, s'as-

sied. — Amusante soirée et très caractéristique ; que pensez-vous de ce Cabasso au nez énorme ? — Peuh ! un mouchard sans doute, que voulez-vous que cela soit ? ou un imbécile, je n'en sais rien. — Et comme ils sont là, Rita pénètre timide, et Mme Domingue et Grenadet ; le centre est déplacé, le salon abandonné pour le fumoir, d'autant que tout le monde du salon reflue devant l'entrée du baron Teillac, énorme, allumé, qui sort du music-hall, et n'a pas voulu rentrer se coucher sans venir dire un affectueux bonsoir à sa vieille amie Mme Domingue. Il a terrifié l'assistance par un « Messieurs, Mesdames, j'ai d'affligeantes nouvelles à vous donner du pétomane ; ce soir, il a fait une fausse note » ; de plus il a déjà pris le menton de Maria Guttierez, promis sa protection à Terrenoire, attrapé le petit Grenadet pour lui avoir envoyé l'imprimé d'une saynète qui lui a paru un peu, comment dirai-je, et ensuite il pénètre triomphalement dans la pièce où se sont réfugiées les tremblantes victimes, et là, courtois, ai-

mable, régence, commence à madrigaliser avec virtuosité et presque talent. Il s'adresse à Rita avec une politesse très particulière, à Mme Domingue avec une petite nuance plus libre, ce qui met Rita en joie, laisse Mme Domingue très froide, et précipite André en grande perplexité, car il croit trouver dans les discours du baron à Rita un ancien fonds tendre qui lui laisse à penser. Heureusement pour Rita, qu'un peu fatiguée, en entendant le baron, elle s'assoupit presque, et ses beaux yeux bleus et larges comme ceux des ruminants, on dirait qu'ils reflètent les compliments, comme les yeux de bêtes reflètent les pâturages.

Mme Domingue, qui ruminait aussi, mais c'était un projet, mais c'était avec des yeux parfaitement vifs, frappa de nouveau dans ses mains ; le négrillon sortit des plis d'une portière. « Du champagne! » commanda-t-elle, et voici les coupes, et voici le champagne, de la limonade jaune, et quand les coupes furent remplies, elle dit d'un ton où l'orgueil ne se dissimulait même pas :

— Monseigneur, vos meilleurs amis m'ont honorée de quelques confidences; je crois que ce n'est plus un secret que s'apprête pour bientôt la restauration des Almagrides en votre personne. Monseigneur, je bois au roi.

Alors les petits aigrefins, le musicien, les comparses, les danseurs, Cabasso, qui était peut-être un proscrit, peut-être un mouchard, Rita quoique ultra dépitée de cette confidence jetée à quelle hypothétique personne, le baron Teillac, ancien chef et partisan unique du parti jéromiste en France, André chatouillé dans un vieux fond d'amour de la particule, burent au Roi, burent avec joie.

Grenadet et Bubbcox eurent la vision des nefs souveraines les emportant avec le petit paquet de volontaires qui devaient recevoir les enthousiasmes d'un peuple fou, vers la sinécure et les concessions. Rita se revit grandesse avec pour époux André devenu duc de quelque chose. Mme Domingue rêva de parcourir une fois, en réalité,

partie intégrante et dominatrice d'un cortège royal, Pompadour aimée, adulée et crainte, la pampa à elle en vérité inconnue, où elle avait semé tant de romans pour les enfants. Le lasso de son imagination, enlevait les troupeaux indomptés ; elle but avec une crânerie d'amazone. Monseigneur laissait faire et savait que penser de ce bruit né d'une conversation qu'il avait eue au café de Madrid avec des prêteurs qui ne voulaient lui avancer 100.000 francs qu'à la condition qu'il acceptât d'abord une canonnière pour 80.000 francs, et le reste en argent liquide.

Il n'est bonne fête qui ne se termine. Celle-ci commençait à s'éterniser. Mme Domingue, qui eût souhaité le départ de Rita, était décidée à tenir le plus longtemps possible. Rita le comprit et, se levant, favorisa M. André Brel d'une invitation à avoir à la mettre en voiture. André obéit, mal content, aida Rita à mettre sa mante de coupe militaire, lui tint les épingles de son chapeau, mais intérieurement

l'envoyait à tous les diables, car le fait que ces deux femmes se le disputaient, lui était prodigieusement agréable.



CHAPITRE V

— Nous prenons une voiture, Rita ?

— Non, André.

— Je vous croyais si pressée de rentrer ?

— Non, mais je vous voyais, avec peut-être un peu moins de beauté, dans la position de Pâris tenant la pomme. Ça ne vous allait pas. J'ai voulu nous épargner, à vous un ridicule, à moi un chagrin.

— Votre dernier mot compense l'avant-dernier. Où allons-nous ?

— Amusez-moi, votre Rita est toute triste. Amusez-la un instant avant de l'endormir.

— Faut-il lui montrer les marionnettes ?

— Ce que vous voudrez, cher ami, mais amusez-moi.

— Diable, à cette heure-ci, en dehors des moyens que vous semblez remettre à plus tard, je ne vois pas !...

— Vous auriez plus d'imagination avec Mme Domingue.

— Peux-tu croire ?

— Je croirai ce que vous voulez, car je suis lasse. Amusez-moi, pour Dieu. Bercez votre Rita avec du rire avant qu'elle s'endorme.

Homme d'imagination, lorsqu'il s'agissait de débusquer un paradoxe ou une drôlette vérité scientifique, André était faiblard en tant qu'organisateur de fêtes. Il eut recours à ses connaissances en topographie et Montmartre étant à ses yeux, depuis quelques années, le prototype de l'endroit où l'on s'amuse, il offrit à Rita de l'y mener, et le couple lentement monta vers le petit coin de joyeuseté.

— Vous ne m'aimez plus, André.

— Je vous en demande mille excuses, chère amie.

— Vous ne m'aimez plus, André.

— Je suis tout confus et tout désolé

de cette illusion qui vous naît; je vous aime beaucoup.

— Ce beaucoup est tiède.

— Passionnément.

— Ce passionnément est d'un charlatan.

— Rita !

— Non, André, je le sens, vous vous désaffectionnez ; auriez-vous, si vous m'aimiez encore, favorisé de telles œillades, de telles politesses énamourées cette madame Domingue.

— J'ai été poli avec elle.

— Vous trouvez ?

— Oui, j'ai été poli, de la politesse de rigueur, avec la nuance qu'il faut pour elle. Être poli, c'est chercher à être agréable. Il me fallait donc chercher à lui être agréable de la façon qui lui est réellement agréable.

— Vous irez loin, avec ce raisonnement.

— Vaut-il mieux passer pour un homme mal élevé ?

— Oui.

— Je pense que non.

— Vilain, qui cherchez de mau-

vaises excuses ! vous avez mon cœur tout vif entre les mains, comme un oiselet qui a les yeux crevés, qui ne sait plus où s'envoler, ne veut même plus s'envoler, et vous le torturez de façon à vous prouver votre puissance. Prenez garde, André, que je ne me lasse, et que mon cœur ne retrouve ses yeux clairs pour y bien voir.

— Amie, dit André, alors ce ne serait plus de l'amour ; le jour où vous seriez clairvoyante, l'amour chez vous n'existerait plus, et notre lien se déferait. Ce qui est charmant dans votre gronderie de ce soir, c'est qu'elle ne repose sur rien de réel ; votre gronderie c'est de l'amour, c'est pourquoi je l'accepte.

— Oui, je sais bien, pour vous autres, la femme qui aime doit être à votre service comme un de ces chiens que vous torturez scientifiquement dans vos laboratoires. J'en ai vu un à qui on avait tout fait ; on lui avait ouvert, recousu, taillé, rogné, ajouté, il était lié par ses quatre pattes comme une créature du bon Dieu, que terro-

risent des sauvages, et la bête léchait les pattes à son bourreau.

— Hypocrisie, dit André.

— Non, André.

— Rita, laissez-moi, puisque vous vous êtes placée sur ce terrain, vous raconter une autre histoire. J'avais un ami qui avait un chien qu'il aimait beaucoup ; ce chien avait quelque maladie qui nécessitait sans doute une intervention chirurgicale. La bête était triste, grognonne, peureuse, aboyait la nuit. On me la montra, je la fis transporter au laboratoire. Mon ami me l'amena avec mille précautions, il avait peur que la bête ne se sauvât, qu'elle ne devinât où on la menait, enfin il s'était forgé les mille petites chimères que se forgent les hommes qui aiment les bêtes. Le chien fut introduit dans le laboratoire; aussitôt, deux solides garçons l'enlevèrent le maintinrent sans même l'attacher. On lui fit en quelques secondes l'opération nécessaire, puis on le lâcha. La bête alla se blottir dans les jambes de son maître. Celui-ci avait craint qu'elle ne mordît

tout le monde, elle n'y pensa même pas.

— Elle avait deviné que c'était pour son bien.

— Pas le moins du monde. Elle avait été maniée par des mains expertes, voilà tout.

Il se fit un silence sur eux. La rue des Martyrs, qu'ils montaient à cette heure tardive, offrait dans son silence les silhouettes monotones des rôdeuses, et les casquettes des souteneurs affleuraient les affiches de théâtre et de café-concert, chez les marchands de vin. Un couple les frôla, l'homme le dos un peu rond, la femme encore assez jolie, qui marchaient avec une extraordinaire allure de calme, on eût dit de l'amour tassé et fatigué. Ils bifurquèrent ; une rue sombre et déserte ; de la brume mettait des halos bleus aux réverbères. Encore une ruette, et André poussa la porte d'un café violemment polychromé, dans un désordre d'atelier et de bric à brac, dont le patron s'avança vers lui d'un air de connaissance, lui

tendant la main et le plaça, tout en jetant d'une voix de stentor : « Un garçon ! » qui amena immédiatement l'instrument demandé. André eut un geste d'homme bien chez lui, qu'on reconnaît, qui a sa place dans la vie de Paris, et s'informa du désir de sa compagne, et de la bière leur fut apportée.

En vain le pianiste secoua une léonine chevelure, en vain un chansonnier débita sur un air très gai les aventures d'un gendarme amoureux d'une étoile, en vain un ventriloque donna l'illusion d'une dispute entre un concierge et un locataire, d'un tonnelier qui met du vin en bouteilles avec le possesseur de ce vin, inutilement un poète se leva de sa place et déclama comment, étant pochard, il avait rencontré le Christ dans une glace, rien ne dérida Rita ; pas même les jeunes gens chevelus qui, un peu talés auprès de leurs compagnes, fumaient leur pipe avec placidité ; pas même l'amphitryon qui, sur la demande d'André, voulut bien généreusement chanter

quelques couplets de chansons populaires.

Après une heure maussade, Rita voulait se lever et André y allait con-



sentir, lorsqu'un jeune homme entra dans le cabaret, et, apercevant André, lui vint serrer la main. André présenta M. Lormeau, un poète, le pria de s'asseoir, et M. Lormeau essaya de galvaniser la conversation un peu languis-

sante. Grand et brun, à forte barbe noire, avec des yeux fins, très doux, très enfantins, à fleur de sentimentalisme, Lormeau rimait par-ci par-là dans des revues, avait deux ou trois volumes vers et prose. Lormeau n'était pas connu, ses œuvres étaient assez hermétiquement closes dans des resserres de libraires, il attendait qu'un succès foudroyant vînt les en tirer. Pourtant Lormeau n'était pas non plus un inconnu. Il avait un de ces noms que les critiques trouvent en cherchant un peu, quand ils veulent établir une liste complète des jeunes écrivains. Il avait du charme dans les yeux, des mains assez fines, une encolure de paysan, au moins de fils de paysan, affiné par les veilles de la grande ville, il grignotait quelques petites rentes, en indolent poussé hors chez lui par l'horreur du domicile, le désir de voir un peu de couleur, et cette idée fixe qu'il devait bien se passer quelque part, en un coin quelconque de Paris, quelque chose d'enfin un peu intéressant, et qu'il serait fort ennuyeux de ne pas y assister. C'est

pourquoi, levé tard, il prolongeait sa veillée en de nombreux cafés, et, vers deux heures du matin, entamait avec plaisir de longues et passionnées discussions esthétiques dans les rues mortes ou dans les cabarets de nuit. Il y avait dans le cas de Lormeau un peu de talent, beaucoup de paresse, et un penchant au bavardage que sa profession avait détourné vers la critique parlée.

Tel quel, Lormeau se fit apporter un grand verre de bière et exprima son bonheur d'être présenté à la comtesse Rita de Fuegos par un camarade d'une valeur aussi reconnue que M. André Brel. A une question de Brel lui demandant ce qu'il faisait pour le moment, il rétorqua qu'il regardait l'eau couler (moralement) sous les arches du pont de la vie. Il était accoudé au parapet, il y fumait tant soit peu de cigares et un certain nombre de cigarettes; ses yeux se distrayaient à suivre les petites périssoires qui voulaient aller très vite, et les majestueux gros bateaux qui se fai-

saient remorquer sans fatigue ou haler en douceur. Il prenait fort en pitié les chevaux de halage et plus encore les rameurs diligents qui s'évertuaient à remonter un courant. Ce qu'il y avait de plus beau sur ce fleuve, c'était parfois sur les yolettes, une femme à l'arrière, laissant le soleil lui nuancer la face et la chevelure à travers les transparences d'une ombrelle et le vif éclair d'argent d'un poisson, un instant, un bref instant, aperçu.

M. Lormeau était surtout sensible à la beauté ; c'est pourquoi il s'inclinait devant Mme la comtesse. Il n'était pas hostile à la bière bonne ou médiocre, car il s'en fit apporter un second grand verre, dont le cours se hâta bientôt vers son Phlégéthon intérieur.

— Dites-vous des vers, monsieur Lormeau ? demanda Rita.

— Madame, j'en dis peu, et je n'en fais guère davantage.

— Mais encore ?

— Surtout je récite peu volontiers, à cette heure-ci, en ce milieu débonnaire et mal débarbouillé, où, je le

crains, l'espoir de la joie vous a guidés, décevant cicerone.

— Non, dit Rita, c'est très drôle.

— Voyons, Lormeau, ne vous faites pas prier, insista Brel.

Mais déjà le cabaretier artiste, dont une oreille était tournée vers sa caisse, dont l'autre recueillait, comme une sébile, la menue monnaie des conversations se ruait, et d'une voix haute et forte, d'une voix de héraut d'armes et de protocolaire introducteur, s'écriait : « Mesdames, Messieurs, chers Camarades, vous allez entendre notre ami, l'exquis poète Hyacinthe Lormeau qui veut bien condescendre à nous charmer », et devant la menue agitation de la salle, heureuse ou dérangée (un poète conclut toujours à la première de ces hypothèses), surtout devant le sourire à la fois quêteur et obligeant de Rita, l'exquis poète se leva, but une gorgée, toussa et éleva un bras prophétiquement.

Le pays de la volupté et de la mort! Trois sonnets consécutifs, triptyque décoratif et émotif. Grenade, Séville,

l'Escurial. Trois fois quatorze vers, deux quatrains descriptifs, un tercet passionnel, un tercet résumatoire, le trait rigoureusement au dernier vers, rime or et ore, ose et oc, ère et air. Ce fut un grand succès ; la tendresse mauresque, la danse sévillane, le tombeau royal où se mure vivant le puissant de la terre, furent applaudis par une foule idolâtre, parmi laquelle le ventriloque se distinguait par un enthousiasme de bon goût. Devant l'insistance du public, M. Hyacinthe Lormeau accorda diversement sa lyre et, câlinement, susurra le *Miroir des petits péchés*, une chose toute mignonne, blonde, rose, poudrée, minaudière, vers de huit pieds. Derechef succès, et M. Hyacinthe Lormeau lancé, eut sans doute égrené, devant sa table, sa gracieuse auditrice et le peuple assemblé, l'anthologie complète de ses meilleurs poèmes, si le cabaretier artiste jugeant la dose un peu forte, ne s'était précipité sur lui, bramant d'enthousiasme, trépignant d'admiration, appelant à grand vacarme et braillant : « C'est ma

tournée »; lui broyant les phalanges, lui donnant du cher maître pour rebondir au milieu du café et annoncer sans transition : « Messieurs, Mesdames, chers Camarades, notre excellent ami, l'exquis musicien Noël, va nous charmer avec son violon. Recueillons-nous, mes enfants. » Puis il revint, étouffant le bruit menu de ses chaussons de sparterie, s'asseoir à la table de Rita, de Brel, de Lormeau, devant lesquels la main industrieuse d'un garçon dispersait des ballons.

Rita y trempa ses lèvres cependant, tandis que l'exquis musicien faisait pleuvoir des roucoulades pâmées de son violon, et charmait les volutes de fumée blanchâtre qui lui composait un ciel assez approprié ; elle préparait son départ, et se leva dès le dernier accord, non sans avoir invité M. Lormeau à la venir voir, ce que celui-ci promit de faire incessamment.

— Charmant garçon, dit-elle, avec douceur à André dans le sapin qui de toute la lenteur possible du plus vieux

des chevaux, les ramenait dans leur quartier lointain.

— Qui ça ? dit Brel, qui sembla se réveiller d'une torpeur et cessa de regarder les lumières qui filtraient de minute en minute à travers la vitre embuée, comme s'il les comptait.

— Qui ça ? votre ami !

— Mon ami !

— M. Hyacinthe Lormeau.

— M. Hyacinthe Lormeau n'est pas mon ami, c'est un monsieur que je connais.

— Pardon ! vous me l'avez présenté comme votre ami.

— Vous êtes étonnante. Fallait-il vous dire : Voici M. Hyacinthe Lormeau, un monsieur que je connais. Je l'ai rencontré trois fois, une fois aux Halles, une fois au Pousset, une fois au cabaret artistique, et je suis enchanté de l'y revoir encore, et de vous faire les honneurs de son talent, que d'ailleurs je ne connais pas.

— Vous le raillez.

— Non, je ne le connaissais pas.

— Et maintenant?

— Je le conteste.

— Propos d'homme piqué.

— Piqué, et pourquoi, grand Dieu!

— Parce que je vous en parle.

— Ah! ma pauvre Rita.

Si les pensées parlaient, on aurait certainement perçu simultanément un « Ma petite tu ne me feras pas marcher » avec un « Mon vieux, je te piquerai bien de jalousie », mais cela ne sortit pas.

— Votre pauvre Rita, pourquoi pauvre?

— Ça veut dire ma chère, tendre, gracieuse Rita, qui n'a jamais été estimée à son prix, fêtée autant qu'elle y a droit, adulée selon l'étiquette rationnelle.

— Bien, bien, mais je vous trouve difficile.

— En quoi?

— Envers ce poète, il a bien du talent.

— Ils en ont tous.

— Je ne les connais pas tous. J'ai entendu celui-là, et je lui trouve bien

du talent. En plus, il a une façon charmante de dire ses vers.

— Un cabotin.

— Vous deviez bien le savoir avant de me le présenter que c'était un cabotin.

— Chère amie, vous aviez tellement l'air de vous ennuyer de moi, que je vous eusse présenté le schah de Perse s'il m'eût été loisible, même un chien coiffé, en dernière ressource.

— Vous êtes charmant.

— On est ce qu'on peut !

— N'empêche que je dis : Ce M. Lormeau parfaitement bien, parfaitement distingué ; j'ai été frappée de ses yeux qui sont très beaux, et qui deviennent charmants, quand il dit ses vers. Il n'est pas un Apollon si vous voulez, mais je le sens doux, aimant, très capable de se dévouer à une femme, il comprend certainement notre besoin de tendresse, de câlinerie, de dévotion.

— Une moule, quoi.

— Pourquoi ?

— Une moule enfin, comme il vous

en faut. Ma chère Rita, il faut choisir! Si l'on veut vivre avec un homme intelligent, il faut respecter les manies et les tics de son intelligence, ses besoins de pensée et de solitude; quand on veut un homme qui vous mène dans le monde, dans les foires, dans les cabarets de nuit et dans les grands magasins, on prend une moule.

— André, vous vous oubliez.

— Mais non, chère amie, pas du tout; je sens bien, depuis que vous me faites l'honneur de me considérer, qu'il vous manque quelque chose. Vous n'avez pas de patito, vous n'avez personne à qui vous plaindre de moi, vous n'avez personne pour porter votre éventail, votre poudre, vos atours, vos mules, votre manteau. Accrochez tout ça à Lormeau, c'est un bon arbre. Seulement il vous demandera des concessions.

— Si j'aimais M. Lormeau, je les lui ferais certainement.

— Faites donc, chère amie, si vous saviez...

— Comme ça vous est égal?

— Non, pas ça.

— Vous deveniez trop poli ; je vous agace ; les beaux yeux de Mme Domingue, et ses mains qui effeuillèrent des marguerites depuis déjà quarante printemps !...

André sursauta, le fiacre eut un gémissement sourd. — Je reprends ma phrase, s'écria-t-il, si vous saviez ce que je m'en fous de Mme Domingue, ce que je me fous de tout, ce que je me fous de toutes les belles madames, et de toutes les fanfreluches, et de tous les sourires, et de toutes les voluptés, et de toutes les simagrées ; je me fous de tout, entendez-vous bien, sauf de la science, et encore elle m'embête, et de certaines belles choses d'art, et encore elles m'assomment, il y a des jours, et si je ne me fous pas de la science et de l'art, c'est que leur pratique est la seule chose qui m'empêche de devenir un imbécile comme tous les gens que vous avez aimés, comme tous ceux que vous aimerez, comme toutes les grues en habit noir et tous les hommes

d'affaires à corps de femme qui composent votre monde.

Rita éclata en sanglots, et André ennuyé d'avoir été trop loin, effaré même de son sursaut d'éloquence se mit à la dorloter. — Ma petite Rita!

— Laissez-moi !

— Non, tout ça ne te concerne pas, tu es une noble femme et courageuse et bonne et charmante, et qui a souffert.

— Non, laissez-moi, j'ai vu à nu votre atroce égoïsme.

— Tu n'as pas vu que ça, voyons, petite Rita!

— André, moi qui pensais te donner tout mon amour, t'en envelopper comme d'une chaude mante. Je pensais : je l'aimerai tant, je lui serai dévouée tellement que ça ne l'ennuiera pas de me regarder vieillir à ses côtés. Tu m'as dit, autrefois, avant que tu deviennes grossier, un autrefois qui n'est lointain que de quelques semaines (mais un amour, ça dure une minute tant qu'il vous caresse, il a duré un siècle lorsqu'il vous quitte en

vous brisant), tu m'as dit, que pour toi l'amour n'était complet que lorsqu'il comportait chez l'amante des tendresses attentives de mère, et je les voulais avoir; mais les mères ne sont-elles point jalouses, ne reçoivent-elles point comme un coup au cœur le jour où leur enfant, grandi et avec des yeux qu'elles ne lui connaissent pas, s'en va vers des femmes amoureuses. André, je suis jalouse, et tu me grondes!

— Non!

— Si, tu m'as grondée, tu m'as jeté M. Lormeau à la tête, je n'aime pas M. Lormeau.

— Soit, c'est fini, sois sage, d'ailleurs je suis fatigué.

— Tu vas te reposer?

— Oui, ma chère amie. Ce soir je vais me reposer, je rentrerai chez moi. Je suis très las, je dois être à un rendez-vous de très bonne heure, tu penseras à moi, tu seras bien sage, et je viendrai te prendre demain pour dîner au bouchon.

— André, tu ne feras pas cela, tu ne

me laisseras pas seule après une discussion, après une crise ?

— Seule ! tu as Joséphine.

— Ne plaisante pas, si tu me mets à ma porte et que tu rentres chez toi, je ne te reverrai de ma vie.

— Ma petite, je n'aime pas les affections tyranniques. Tu menaces, tu as tort, je rentrerai chez moi.

— Emmène-m'y.

— Non, je veux être seul, j'ai besoin d'être seul ; dans une quinzaine d'heures nous nous reverrons.

— André, je ne veux pas. André, tu n'as jamais aimé.

— Si, dans le temps, une petite personne très charmante ; je l'ai aimée quinze jours, et il m'a fallu deux ans pour m'en débarrasser. Sur sept cent cinquante ou huit cents journées qu'elle s'est obstinée à passer en tête à tête avec moi, il y en a eu quinze d'agréables et le reste d'insoutenables. Calcule, et si l'on établissait la proportion en chiffre d'heures, de minutes ou de secondes, cela serait saisissant d'effet symbolique. Si j'étais

Inaudi, je te ferais l'opération, mais je ne suis pas Inaudi.

La voiture stoppa, lourdement, presque graisseusement. André en sauta, tendit la main à Rita qui eut un geste d'espoir en le voyant renvoyer le cocher. « Je savais bien que c'était une frime, une épreuve.

— Erreur grave, je vais promener ma migraine et la transborder sur ma rive.

— André, je t'en supplie, André !

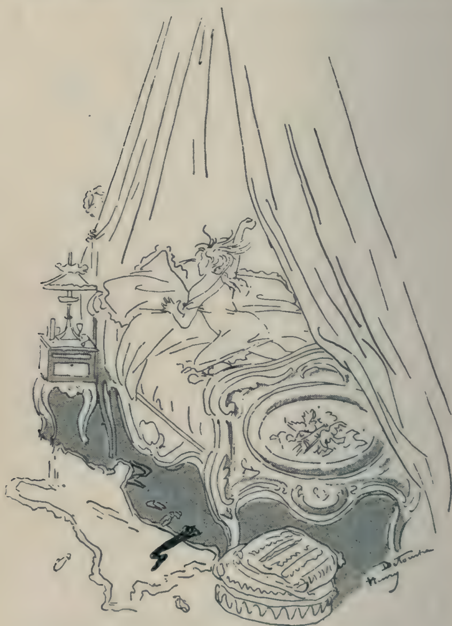
— Voyons pas de bêtises. » Il avait sonné, la porte s'ouvrit. « Tiens, voici des allumettes, je vais t'allumer ta petite lampe. »

Il entra dans le corridor. Rita referma la porte derrière elle : « Je t'enlève, tu sais, je te coupe la retraite. »

— Allons pas de bêtises, à demain chérie. Cordon, s'il vous plaît ! » Il gratta à la vitre du concierge. « Cordon, s'il vous plaît ! A demain chérie ! » Il embrassa Rita stupéfaite et s'enfuit d'un bond.

Et tandis que Rita remontait ses deux étages d'un pas lourd, qu'elle

sonnait, qu'elle disait d'un ton triste: « Ma pauvre Joséphine, ta maîtresse est bien malade », qu'elle pleurait,



pendant que Joséphine la dévêtait, qu'elle tapait sur ses oreillers, étouffant de rage et de douleur, répétant tout haut et comme machinalement: « Et moi qui voulais lui donner toute

ma vie, et moi qui voulais lui donner toute ma vie ! » André filait vers la rive gauche, sa haute silhouette bondissait dans la brume des grandes avenues désertes, il courait presque, avec une démarche de collégien échappé qui court à un premier rendez-vous, il rentrait chez lui, il se sentait libre dans sa volonté, il folâtrait : « Enfoncé saint Augustin, enfoncé le petit poème d'avant se coucher, et l'intermède lyrique entre deux baisers. Ah ! que c'est bon d'être tranquille. Me donner toute sa vie, oh grand Dieu ! en échange de la mienne, oh la la ! enfoncé l'amour terrestre adroitement combiné avec l'amour divin. Je ne le verrai pas ce soir, le monsieur à la belle barbe, le mari qui présidait à nos transports.

« Tout de même, reprit-il à mi-voix, parlant à lui-même, d'un ton fort philosophique, André, ami André, ne nous montons jamais le cou ; elle voulait te donner toute sa vie, mais tu n'as jamais pu obtenir qu'elle ôtât ces ridicules portraits. Petite manie à ménager assurait-elle ; qu'est-ce qu'un

grand amour qui traîne des entraves, qui contient des manies qu'il faut ménager. Saute, savant ! Et il cabriola ; comme deux sergents de ville passaient non loin avec leur démarche alentie et lourde, il reprit son air grave, mais tout de même il marchait vite, avec un petit sourire au coin des lèvres. »



CHAPITRE VI

« Chère comtesse,

« Vous avez toujours été parfaite pour moi ; j'ai un conseil à vous demander, un appui à solliciter de vous, j'ai besoin d'une marque d'amitié de vous, si j'en avais la force je serais venue au lieu et place de ce billet, mais je suis malade, anéantie ; montez mes étages, voulez-vous, je vous en prie.

« Votre très reconnaissante,

« Carla Domingue. »

— Quel toupet ! s'écria Rita, une femme qui, il n'y a pas plus de trois semaines, m'a pris mon...

Elle s'arrêta, béante, devant la face placide de M. Lormeau, qui en face d'elle, fumait sa cigarette.

— Qu'est-ce qu'elle vous a pris, chère amie ?

— Rien, une idée, une petite idée, mais à laquelle je tenais.

— Puis-je savoir ?

— Non c'est un rien, mais j'y tenais.

M. Lormeau reprit sa cigarette qu'il avait déposée d'un air d'attention profonde, au bord de sa soucoupe et se remit à siroter son café.

— Une idée qui était peut-être une fortune, reprit Rita s'emballant et cherchant à expliquer...

— Elle n'a pourtant pas l'air... objecta Lormeau, qui avait entendu la lecture à haute voix de la lettre.

— Elle n'a pas l'air, est-ce qu'on sait... Vous autres hommes ! C'est qu'elle l'aura gâchée, elle est si maladroite... qu'en dites-vous ?

— Je n'en sais rien, je ne la connais pas.

— Une femme artificieuse, dangereuse !

— Et maladroite !

— Ça se rencontre ; bête et méchante, si vous voulez.

— Alors, Rita, n'y va pas, si c'est pour te faire rouler.

— Évidemment non, je n'irai pas.

L'œil de Rita se posa vague sur la cafetière de métal qui lui renvoya une image d'elle-même un peu déformée, un peu bouffie, avec des mains trop grosses et disproportionnées. M. Lormeau, respectant cette méditation, se borna à approcher et à reculer de ce miroir déformateur, sa cigarette, en étudiant méticuleusement les variations de grosseur du point lumineux qu'il formait ainsi, brasier étroit, tête d'épingle d'or. Rita laissa tomber négligemment ses deux mains et se renversa sur le dossier de sa chaise. M. Lormeau se pencha attentivement vers la cafetière, comme pour y chercher si la magie du miroir allait enfin mettre en face de lui, un Lormeau vraiment joli, et découragé, repoussa hors de son rayon visuel immédiat, l'objet moqueur et tentateur, et choisissant une cigarette, l'alluma, et se renversa également sur le dossier de sa chaise. Rita se redressa, se pencha en avant,

s'accouda, posa un doigt impératif sur l'anse de la cafetière, ce geste semblait vouloir dire : cette cafetière est à moi, elle était bien où elle était, tu ne l'exileras pas de ma vue ; elle considéra Lormeau et lui dit :

— Comme tu fumes !

— Toujours la même chose, pas beaucoup.

— Mon ami, la comtesse de Sannazar a bien raison de le formuler bien haut, le tabac enlève la substance cérébrale de l'homme et lui met en place de l'ouate.

— Son mari fumait ?

— Peut-être bien.

Un silence s'ensuivit. Deux heures sonnèrent. Lormeau se leva, alla vers la fenêtre, souleva le rideau de guipure lourde.

— Quel temps fait-il ?

— Beau.

— Ah ! que je m'ennuie.

— Tu t'ennuies, ma chère Rita ?

— Non, au fond, je dis que je m'ennuie parce que je ne m'amuse pas. Je dormirais volontiers.

— Soit.

Rita sonna.

— Joséphine, mon chapeau, une robe, un manteau, venez m'habiller. Monsieur Lormeau attendez-moi.

Le mélancolique Lormeau s'en retourna vers la fenêtre, souleva le rideau d'épaisse guipure ; deux enfants jouaient avec un chien sous l'œil bienveillant, paternel du concierge d'en face, orné d'une pipe et d'une calotte grecque. Un peu plus loin, un chantier de bois étalait ses architectures compliquées. Un homme dérangeait un cube de rondins pour en ériger un tout semblable, tout à côté. Lormeau laissa retomber le rideau de lourde guipure, se tassa sur un petit fauteuil, et il eut tout à fait l'aspect et la grâce d'un solliciteur en visite, attendant d'être reçu. Il entendait la voix querelleuse de Rita alternant avec celle humble de Joséphine, il eut peur d'être indiscret, il changea de pièce, alla ouvrir le piano du salon, et commença un de ses grands morceaux. Dès les premiers accords, Joséphine

arriva sur ses pointes, gracieuse et douce, « Monsieur, je crois bien que madame se plaint d'un mal de tête ». Lormeau laissa quelques instants un doigt sur une touche noire, se leva, heurta un fauteuil, et se replaça, une cigarette aux lèvres, tassé dans le même petit fauteuil, en attente, mais en solliciteur enfin mis à l'aise, alla poser sa cigarette, et se remit les mains croisées à son genou, sur son petit fauteuil, à réfléchir, à réfléchir d'un air sombre, telle la Sapho des pendules célèbres. Puis au bout d'une dizaine de minutes, il abandonna son poste, alla derechef soulever le rideau, les enfants jouaient toujours, l'homme du chantier de bois travaillait toujours avec zèle, un cube montait, l'autre descendait. Balance ! — Je vous emmène, Lormeau ; c'était Rita qui entrait en belle tenue de sortie, chapeau simple et robe de laine.

— Où ça ?

— Chez Mme Domingue ; ça vous ennuie ?

— Non, pas du tout.

— C'est heureux, venez, mon bon ami.

— Je reconnais bien là votre grandeur d'âme, ma chère Rita.

— En quoi ?

— Vous allez, dès la première demande, chez une personne, qui de votre aveu, vous a pris quelque chose.

— Je suis comme ça.

— Et puis, peut-être, je le hasarde en tremblant, vous êtes un peu curieuse.

— Hyacinthe, mon ami, vous êtes un grand poète, mais vous êtes bête comme une oie.

— Vous vous trompez sur l'un et l'autre de ces points, Rita.

— Soit, vous n'êtes pas un grand poète, et vous êtes bête comme, comme...

— Voulez-vous que je vous aide.

— Oui, ce sera plus agréable pour vous.

— Comme un jaloux.

— Ah bah ! qu'est-ce que vous vous figurez.

— Je me figure que cette Mme Do-

mingue a quelque chose à vous communiquer, qu'elle espère vous fléchir en faveur de quelqu'un.

— Oui, c'est bien comme une oie.

— Je le désirerais.

— Ah vous m'agacez, Hyacinthe, je n'ai pas été méchante avec vous, nous étions tranquilles, et vous voilà à me faire des scènes de jalousie, et de quelle mine pleurnicharde encore.

Lormeau pensa à la cafetière déformatrice, ce qui lui communiqua un sérieux subit, presque une raideur.

— Je vous ai blessé ?

- Non, mais, vous êtes injuste, il me semble que je vous aime depuis si longtemps. C'est une illusion qui me crée des droits.

— Il vous semble aussi que nous nous aimons depuis longtemps.

— Aussi, dites-vous.

— Oui, mon ami.

Lormeau lui serra rapidement et fortement la main.

— Je sens, Hayacinthe, que vous êtes bon, que sous votre aspect d'a-

moureux, calme, gentil, sérieux convenable, il y a de vraies douceurs et des fidélités ; ce n'est pas vous qui entreriez doucement dans l'amour d'une femme et en sortiriez en faisant des grimaces.

— Certes non.

— Hyacinthe, j'ai envie de tout vous dire, vous comprendrez.

— J'y suis tout prêt.

— Et vous excuserez.

— Je le crois.

— Parce que vous êtes un véritable amoureux, que vous connaissez les lois irréductibles de la passion.

— Peut-être.

— Eh bien !

— Eh bien !

— Je n'ai rien du tout à vous raconter, c'était pour m'amuser, parce que vous êtes comique quand vous devenez componctueux et solennel, vous avez une tête à pardon, non une tête à comprendre les choses.

— Rita !

— Embrassez-moi, méchant boudeur, avec qui on ne peut pas rire.

— Drôle de façon de rire, tout de même.

— Lormeau, vous redevenez jaloux.

— Oui.

— Eh bien, mon cher ami, vous n'avez aucune raison de l'être ; ça vous suffit-il ?

— Il faut bien.

— Mon amoureux, vous êtes un sage.

Et Rita éclata d'un petit rire exaspéré qui lui seyait fort bien.



CHAPITRE VII

Entrée chez Mme Domingue avec des airs d'impératrice (Lormeau faisant tout son possible pour paraître l'impersonnalité même), Rita s'adoucit du premier regard qu'elle jeta sur le salon de sa belle ennemie. Les jolies tentures qui masquaient de leur pourpre rehaussée de lions d'argent, la courette de la maison de rapport s'étaient exilées ! Où était le piano ? Sans doute dans le paradis des pianos ! Il semblait à Rita qu'on attendait dans cette maison moins d'hôtes pour les joyeuses réunions du mercredi soir, car il y avait là moins de fauteuils doux et de chaises commodes. Et la table façon Boule poussée au mur, à côté d'une autre table

sans doute en faux érable, et au-dessous de ces deux meubles, une série de boîtes en fer-blanc disposée en large et forte pile, boîtes de fer-blanc assez semblables au premier abord à des chaufferettes de voitures publiques!

Au milieu de la pièce une table commune, en faux chêne sans doute, avec un tapis de molleton vert, et là-dessus près de l'encrier en faux bronze dressant la figure imaginaire d'un Homère, une plume, de grandes feuilles encore humides d'une large écriture cursive, plus que cursive, pressée, plus que pressée, précipitée; un nœud de rubans sur la chaise, tout auprès de la table, indiquait qu'on s'était levée en hâte, au coup de sonnette, laissant le roman commencé au point sans doute où les bolas de l'Indien vont atteindre la vigogne ou le séducteur; qu'on s'était levée en toute hâte et pourquoi, Sainte Vierge immaculée, certainement pour se faire une beauté!

Alors Rita trôna, droite, dans le salon démeublé, comme une victorieuse,

comme une triomphante Amazone, étendit ses bras de toute sa longueur; son ombrelle apparut comme une épée dont sa main gantée tenait la poignée.

Des pas. C'est Mme Domingue, qui se précipite, s'arrête, tend les mains en avant. Elle est maigrie, elle n'a jamais paru si laide à Rita. Ses yeux chavirent dans sa figure, sa bouche tourne, elle fond en larmes, elle se jette dans les bras de Rita, qui lui tapote doucement la tête, une tête qui s'est installée sur son épaule et y gigote. Rita sent une larme perler au bord de ses cils, elle voudrait sauvegarder sa dignité rectiligne, mais voici la tête qui non seulement gigote, mais roule d'un bout à l'autre de l'épaule, et la poitrine de Mme Domingue se trémousse sur l'estomac de Rita, et le dos de Mme Domingue participe à cette pyrrhique pour le plus grand agrément de M. Lormeau, silencieux, grave et fixe.

— Ma chère amie, ma chère amie, mon unique amie, halète Mme Do-

mingue, dans ses larmes. Rita se dresse, se recule un peu, de sorte que Mme Domingue se trouve dans l'alternative de piquer une tête en avant ou de rasséréner sa posture ; elle choisit cette dernière situation, essuie ses yeux, tend dignement la dextre à Rita, et lui dit d'une voix grave. « Chère comtesse, merci d'avoir répondu à mon appel, merci d'être venue. » Les feuilles humides encore, éparses sur la table en faux chêne, tressaillent ; c'est le déplacement d'air peut-être, peut-être aussi reconnaissent-elles une phrase, celle que dit la persécutée à la puissante amie qui vient promettre les secours financiers et militaires de l'hidalgo son mari.

Rita profite de l'accalmie et présente M. Haycinthe Lormeau « un grand poète, mon grand ami ». Elle le dit sur un ton cornélien, grandeur et défi. Mme Domingue ne lui paraît pas en mesure de lui ravir ses conquêtes..

Mme Domingue regarde en dessous, l'air vaincu. « J'ai déjà eu l'honneur de voir monsieur, vous disiez des vers

charmants. Je vous félicite, chère Rita, de tout mon cœur, de ranger monsieur au nombre de vos amis. »

Et la lèvre se relève un peu, montrant un coin d'incisive. Décidément elle n'est pas si battue que cela, la petite femme.



Rita en redevient majestueuse : « Vous m'avez écrit, puis-je savoir ?... » Mme Domingue se souvient, le regain de vaillance l'abandonne, elle étouffe un sanglot, désigne de la main des sièges, regarde Rita, regarde Lormeau.

— Ce sont de grands secrets, ma chère Rita.

Mais la chère Rita est cuirassée, fraîchement cuirassée ; le regard en dessous sur Lormeau ne l'a pas satisfaite, elle en veut à Carla de l'avoir déjà vu, même dans l'exercice de ses fonctions les plus en dehors. Elle vient de décider, sous l'impression

de ce regard sournois, qu'elle aime infiniment Lormeau, que personne ne le lui prendra, elle le regarde d'un air fier, couveur et maternel. Lormeau ne sourcille pas, il est comme en ballon, entre ciel et terre, mi-rêveur, mi-prêt à l'attention, il a peur de se compromettre, il ne bouge pas, Rita lui trouve de la tenue, lui voue un immense attachement et articule :

— Mon amie, vous pouvez parler devant monsieur comme devant moi-même.

— Mais ce sont des secrets, de grands secrets.

— Carla, Hyacinthe est un autre moi-même.

C'est net, c'est définitif, c'est catégorique ; s'il y a demande de service, on saura à quoi s'en tenir pour le début même de la reconnaissance ; on s'engage en demandant quoi que ce soit à ménager cette grille morale que Rita vient d'élever autour de Lormeau. Lormeau vient d'être placé dans une belle cage dorée, qu'on le sache, qu'on se le murmure, autre-

ment dit, l'écriteau « chasse gardée » est posé. Lormeau sourit d'un air béat, les confins de ses lèvres vont un instant retrouver ses oreilles ; il se calme, il semble déguster la survie d'un goût de sorbet. Mme Domingue a reçu cet avertissement, en souriant, comme une tendre confidence, comme un don.

— Alors je parlerai devant lui, quoique ce soit bien délicat.

— Mais je..., susurre Lormeau.

— Restez, cher ami, vous êtes, je l'ai déjà dit, la moitié de moi-même.

— Vous voyez ça, dit Mme Domingue en montrant les boîtes de ferblanc sous la table. Eh bien, je donnerais ma vie à qui m'en débarrasserait.

Lormeau esquissa un mouvement.

— Ciel! s'écria Mme Domingue, se précipitant et attrapant à bras le corps Lormeau qui heureusement, de par sa situation première dans le salon, devait passer devant elle pour aller gagner cette vie qui s'offrait. Rita fut un peu choquée de ce mouvement preste.

— Mais ma chère qu'est-ce qu'il y a donc dans ces boîtes de si horrible!

— Ne m'en parlez pas.

— Au contraire, chère amie, je vous en parle, puisque vous avez commencé le récit des malheurs que vous nous avez convoqués à entendre, par



une allusion, dirais-je, à ces boîtes.

— Hélas oui! ma chère Rita, ces boîtes ne sont qu'une partie de mon malheur. Rita la regarda de l'œil que M. Chelles, de l'Odéon, jette furieux et compassé à M. Albert Lambert, de l'Odéon, lorsque celui-ci, et par goût, et par devoir, s'apprête à lui dégoiser le récit tant à la mode, de Théramène. « Pan! soupire M. Chelles, en voilà pour soixante treize vers et ce monsieur prendra des temps. » Ainsi, semblable aux héros de l'antiquité, à Thésée, à la divine Attention, à l'oreille

énorme de laquelle parlèrent les dieux lorsqu'ils créèrent le monde, Rita se préparait. Le récit menaçait d'être digressif, à bâtons rompus, la technique de romancier de Mme Domingue l'amenait, sans doute inconsciemment, à appâter l'auditeur, à le tâter par des révélations successives, à le conduire ainsi jusqu'à l'aventure foudroyante, par les péripéties à la catastrophe, Rita se soumettait, mais pas d'entière bonne grâce.

Mme Domingue, passa sa main devant ses yeux et dit : « J'ai été dupe, j'en fais mon *mea culpa*, j'ai été une dupe, une grande dupe.

— C'est bien extraordinaire, dit galamment et poliment Lormeau.

— Sans doute, car enfin je ne suis pas un enfant, ni une sotte, mais j'ai un point faible : c'est l'amour de l'amour.

— Entremetteuse ! pensa Rita.

— Je ne résiste pas à aider deux baisers qui se cherchent, deux passions franches qui vont l'une vers l'autre, fixement, sans souci des contingences,

et lorsqu'on m'a suppliée, je cède.

Comme toujours, même quand on ne t'en supplie pas, souffla dans la cervelle de Rita, le petit diablotin qui prenait soin d'y contrecarrer l'effet de respectabilité qu'y voulait produire Mme Domingue.

— Or, vous connaissez Cabasso, comment le trouvez-vous?

— Vulgaire, décida Rita.

— C'est aussi mon avis (je t'en souhaite, murmura le diablotin), mais ce n'était pas celui, et vous ne vous en étonnerez point, de Maria Guttierez.

— La petite danseuse! Vous entrez dans les affaires de cœur de ces gens-là. Ah! permettez-moi, chère amie!...

— Mais, chère amie!

— Non vraiment, vous, chère amie, une personne de sens, de race, de bonne famille (tout ce qu'elle n'est pas, susurra le diablotin), prendre soin des intérêts de cœur d'une petite sauteuse!

— Pardon, comtesse, je me souciais du cœur de Cabasso (contre honnête rétribution, siffla le diablotin).

— Et encore là, permettez-moi de vous le dire encore là, je ne comprends pas.

— Il ne s'agit point, ma chère amie, de me comprendre, mais de me plaindre, et un peu aussi de m'aider. Cabasso vint à moi, avec des lettres d'amis, de là-bas; j'ai, là-bas, des amis puissants et dévoués, vous le savez, mon attachement bien connu à la reine Dolorès, n'a point empêché, a peut-être décidé, par sa franchise et sa solidité, certains membres du nouveau gouvernement à rechercher mon humble relation. Cabasso vint donc à moi; il était proscrit, il avait été malheureux. C'était d'ailleurs, d'après ses lettres de créance, un savant, un inventeur.

— Vous ne me l'avez point présenté comme tel, chère amie. (Rita était instinctivement blessée, un inventeur était passé, un inventeur, sa chimère, et on le lui avait grimé en passant quelconque.)

— Et je crois, vu le tour des choses que j'ai bien fait. Cabasso se prétendait

le trouveur d'une machine dynamique extraordinaire, dont le but était de faire glisser très vite et presque sans frais les plus monstrueux tramways. Cela détruisait non seulement le cheval, si entamé, mais la vapeur, mais l'électricité. Voilà la force, elle est là, dans ces boîtes en fer-blanc. Il me



les confia, il me supplia de les accepter ; les déposant aux chantiers de Saint-Denis ou de Puteaux où l'on construisait sur ses plans une machine que la Compagnie commençait à essayer, il eût craint des manipulations exercées à son insu. Les Compagnies sont redoutables, disait-il ; elles ont des agents peut-être sans grande imaginative, mais très bons critiques, une boîte de fer-blanc est bien vite ouverte, son contenu analysé, et alors, pauvre inventeur floué, qu'as-tu à dire ! Il y a eu rencontre entre tes

idées et celles d'un neveu ou d'un bâtard d'un des ingénieurs de la Compagnie ; adieu, vendanges alors, et fortune, et gloire et fauteuil à l'Institut.

— Hélas oui ! soupira Rita qui avait coutume de mettre sur le dos de la canaillerie du monde, les échecs trop fréquents de ses courtages entre l'inventeur et le consommateur.

— Au contraire, abrité par moi contre les indiscrétions, Cabasso triomphait, Cabasso célèbre, illustre, me devait une reconnaissance éternelle, Cabasso mettait à mes pieds...

— Son cœur.

— Non, chère amie, mais la dédicace de sa brochure explicative, et faut-il le dire, m'intéressait à ses bénéfices, c'est-à-dire, me confiait sa publicité dans les journaux ; j'en fais parfois ; il faut bien vivre.

— A qui le dites vous, soupira la comtesse.

— Puis je vis Cabasso désespéré, Cabasso s'arrachant les cheveux.

— Il en avait beaucoup, vous auriez pu le laisser se les éclaircir.

— Certes, chère amie, mais j'ai cru à son génie, vous en auriez peut-être fait autant.

— Je le crains, soupira Rita.

— Donc, il me demanda de l'aider ; tout était perdu sans ressources, s'il ne trouvait quelques capitaux ; sans ce quelque argent, il était dénué, à la merci de tous ou du premier filou qui achèterait, pour mille francs, un brevet qui vaudrait des millions ; il alléguait des preuves, il citait des noms, des noms que vous connaissez.

— Hélas ! oui, les corsaires sont célèbres.

— Et puis, il y avait deux ou trois pièces de cuivre ou de fonte, qu'il était urgent de fabriquer en secret, des pièces coûteuses à produire, qu'il se réservait d'apporter avec lui, le jour même de l'expérience. Il ne confiait aux chantiers que le gros de la machine. Je consentis à l'aider pécuniairement, et voici où sont passées mes tentures, mon piano, et les œuvres d'art dont vous pouvez constater l'absence.

— En vous voyant, on oublie les meubles et les murs, sourit aimablement Rita ; non, je n'avais fait attention à rien. Vous auriez pu changer votre piano de place.

— Non ; je vous ai narré les faits.

— Mais que danse, en cette histoire, Maria Guttierez ?

— Voici, Maria Guttierez est aimée de Cabasso, et occupée par ce beau danseur qui la produit et fait trio avec elle et Concha.

— Garroto.

— Or, Garroto est venu me trouver ! Ah ! si ça s'était passé en Espagne, il n'aurait eu recours à personne pour se débarrasser de Cabasso. Mais voici, nous sommes en France ; Garroto a peur de l'expulsion dont on peut si facilement se servir contre les étrangers. Garroto est le premier des danseurs espagnols à Paris; en Espagne, c'est différent ; ici, il gagne de l'argent, en Espagne, nullement. Garroto était jaloux.

— Allons donc, dit Rita.

— Je vous comprends bien, mais à

son avis, la passion n'était pas le mobile unique de Cabasso ; il eût voulu, sans danser, vous me comprenez...

— Je crois.

— Oui ; Cabasso est pauvre, il accepte toutes les ressources ; donc Garroto, qui avait réuni en solide faisceau son argumentation et s'était chargé à mon service, de quelques papiers authentiques, me prouva clair comme le jour, que Cabasso n'avait jamais rien inventé.

— Le misérable, s'écria Rita.

— Que le tramway était un leurre. Qu'on ne le connaissait pas aux chantiers, ni à la Compagnie. Cela, je le pus aisément vérifier.

— Mais alors, ces boîtes sont vides.

— C'est bien pis.

— Mais quoi, qu'est-ce qu'il peut y avoir là ?

— De l'eau, soupira Lormeau, rentrant à la faveur de cette péripétie dans le dialogue.

— Vous croyez.

— Ou toute autre matière pouvant donner l'illusion du poids.

— Eh bien ! c'est là le bouquet Ces boîtes sont pleines de... j'ose à peine le dire. Pardonnez-moi de vous avoir fait venir ici.

— Mais quoi encore, dit Lormeau, avec autorité.

— Eh bien ! ces boîtes sont pleines... Garroto me l'a prouvé, Cabasso est un dangereux anarchiste.

— Ah ! soupira Rita, mais, chère amie !...

— Pardonnez-moi ! ces boîtes sont pleines de dynamite. C'est pourquoi, comtesse, vous m'avez vue saisir M. Lormeau tout à l'heure avec cette vivacité dont je vous fais toutes mes excuses, mais un mouvement de lui, nous étions perdus ; cet immeuble, lui, vous et moi, nous sautions.

La politesse se trouvait mal d'accord ici, avec la gradation de l'intérêt porté par Mme Domingue aux diverses choses et personnes qu'elle énumérait.

— C'est une mauvaise plaisanterie, madame, s'écria Rita ; il est bien inutile de déranger les gens pour essayer de leur faire peur.

— Comtesse, je vous jure, que depuis les révélations de Garroto, je ne vis plus ; vous croyez à une mystification, je vous assure que vous errez étrangement.

— Mais que voulez-vous de moi, en somme ?

— Je fais appel à votre crédit pour obtenir l'expulsion de Cabasso. Comprenez-vous bien, dit-elle, en se jetant aux genoux de Rita, que, cette expulsion je ne peux pas la demander moi-même. Il est armé,... et plus bas elle murmura... Sauvez-moi.

Elle avait la face si décomposée que Rita comprit et crut. Il y eut un silence ; du moment qu'elle croyait, Rita commençait à avoir peur.

— Hyacinthe, cria-t-elle avec violence, en voyant Lormeau faire un mouvement, ne touchez pas à cela, je vous le défends ;... elle s'arrêta craintive ; un éclat de voix trop fort ne pouvait-il mettre en œuvre les ressorts terribles et secrets de ces boîtes en fer-blanc, détonateurs ou mouvements d'horlogerie. Le destin était tapi

là, en caisses, et les deux femmes étaient pâles dans la pièce à moitié vide.

— Et vous travaillez à côté de cette mine, s'écria Rita, reprise de méfiance en indiquant les feuillets de copie.

— Ma chère, c'est ma seule garantie. Je passe ma vie dans cette pièce, à côté de ces boîtes, de peur que le zèle de la servante ne vienne indiscrètement les épousseter, les toucher. Je suis de garde devant l'ennemi.

Lormeau sentit quelque vérité dans l'accent ; au surplus, il percevait nettement que Rita faisait appel à toute sa volonté, pour ne point défaillir. Il fallait filer ; en tout cas s'acheminer vers le départ, quitter la pièce.

— Chère madame, soupire-t-il, ce gredin de Cabasso a-t-il réduit tout votre appartement à cet aspect, je dirai, désolé.

— A peu près, je vais vous montrer.

La cause était gagnée.

— Voyons, dit Rita ; elle ouvrit une porte ; mais qu'est-ce que ça ? Mais,

chère madame, c'est la maison de folie, ici.

Hyacinthe se précipita, la chambre était tendue de noir, du haut en bas, plafond, plancher et murs. C'était un catafalque, c'était une boîte de lasting. C'étaient les couleurs de la ténèbre, les fenêtres étaient tendues de vitrages noirs cloués. La porte fermée, c'eût été l'obscurité complète.

— Qu'est-ce que vous faites de ça, questionna Lormeau.

— Un autre de mes déboires, répondit brièvement Mme Domingue. On a fait ici des expériences de lumière nouvelle, de photographie compliquée.

— Spirite, peut-être.

— Non; enfin c'est manqué; au moins cela n'a-t-il attenté qu'à ma petite tranquillité. Heureuses les inventions inoffensives, même quand elles ne sont pas de vraies inventions! Passez par ici, je vous prie.

Rita pétrifiée se laissa docilement emmener dans une salle à manger où ils se rassirent.

— Buvez-vous quelque chose, chère comtesse ?

— Non merci.

— Pour vous remettre ?

— Ce serait de l'élémentaire sagesse, assura Lormeau.

— Alors, je consens.

La chartreuse verte rassurait les cœurs, lorsque la servante (à son pas Mme Domingue tressaillit) annonça André Brel.

— C'est un de vos amis, puis-je le faire entrer, comtesse ?

— Certes, dit Rita.

Et André entra ; ses yeux clignotèrent, il devint rose au front, rouge aux joues, blanc aux narines.

— Que signifie ? dit-il tout bas à Mme Domingue.

— Rien, asseyez-vous, je reviens. Mme Domingue se jeta hors la pièce. On l'entendit parler vite et fort, elle expédiait la servante au dehors. « Tout de suite, oui, tout de suite, ne cherchez pas vos clefs, je vous ouvrirai. »

— Comme ça, dit-elle radieuse en

rentrant, je suis tranquille, je suis assurée.

— Contre quoi?

— Contre la dynamite.

— Quelle dynamite, dit André ?

— C'est vrai, je vous fais entrer, je ne vous explique rien.

Mme Domingue perçut à ce moment, malgré son obsession, qu'il y avait quelque gêne entre ses visiteurs différents. Elle comprenait assez bien sans avoir reçu les confidences d'André, elle s'était bien expliqué pourquoi il y avait environ trois semaines, il lui avait fait coup sur coup trois visites longues, tendres, appuyées, pourquoi il avait jugé à propos de marquer sa cour, en lui faisant accomplir quelques mirifiques préparatifs d'expériences scientifiques, dont la pièce tendue en noir demeurait le vestige douloureux ; elle s'était très bien expliqué son amabilité durant ces trois longues visites et son excellent accueil lors des trois visites longues, tendres et appuyées qu'elle lui avait rendues coup pour coup, et jour pour jour, répon-

dant le soir aux invites de l'après-midi ; elle en demeurait enchantée ; de plus elle admirait André Brel, d'avoir filé comme un faon vers des campagnes radieuses, le lendemain même du jour où elle l'avait longuement entretenu de Cabasso, de son génie, et de l'entretien qu'elle comptait provisoirement lui accorder.

— Que vous êtes aimable, s'écria-t-elle, cher monsieur Brel, d'accourir ainsi à mon premier appel. Voici bien cinq semaines que je ne vous avais vu, depuis cette soirée où vous vîntes. Le même jour que je vous vis aussi pour la dernière fois, chère comtesse, frétilla-t-elle.

André s'inclina. Mais Rita ne *coupait* pas ; les tissus noirs, le catafalque, tout cela ne lui disait rien de bon, elle y reconnaissait la marque de fabrique d'André ; pourtant il eût deviné Cabasso ! De son côté, Lormeau qui n'avait rien à reprocher à André (il devinait un peu pourtant), se faisait malgré lui plus communicatif, et narra rapidement à l'homme de science en qui il avait

quelque confiance, tout de même, malgré cette gênante prérogative qu'il eût été son prédécesseur, l'histoire des boîtes. André, se mit à rire de bon cœur, ce qui était chez lui une manifestation rare, et ce rire fit rire Lormeau, qui se rapprocha de lui, chaise à chaise. Une amitié évidente s'établissait entre ces deux hommes, ils se sentaient un lien commun, des liens communs, au moins une mitoyenneté qui les rapprochait. Lormeau, brave homme, s'en ébaudissait malgré lui, sans savoir pourquoi. Au ond, ils avaient des goûts semblables. Heureusement pour Rita, André n'était pas familier.

Rita, qui n'y tenait plus, abandonna les ordinaires tactiques de la femme : curiosité de dépit, amour encore perdurant ? Elle appela brièvement : « Carla ! »

— Chère Rita !

— Écoutez, deux mots, venez... par ici.

Elle lui montra le catafalque, les tissus noirs. « Qui a installé ça ? Dites la vérité. »

— M. André Brel.

— Vous disiez ne pas l'avoir vu depuis la soirée où nous nous rencontrâmes chez vous.

— C'est vrai.

— Mais il est venu ici.

— Il a voulu y travailler seul, y diriger l'installation seul, je l'ai laissé faire, je suis sortie.

— Tout le temps? Soyez franche!

— Il faut tout vous dire; je l'y ai vu un instant, le premier jour, mais il y avait avec nous des ouvriers, des tapissiers.

— Pourquoi me le cachiez-vous?

— Je craignais de vous faire un peu de peine, quoique vous n'ayez aucun ombrage à en prendre, il ne m'a parlé que de vous, Rita.

— Oh! je ne m'en soucie guère, nous n'avons pas dépassé les préliminaires, je le croyais un bon camarade, voilà tout.

— Il l'est, Rita.

— Je ne pense pas; enfin, rejoignons ces messieurs.

Ces messieurs étaient parallèles à

chacune des embrasses du rideau de la fenêtre. Ils avaient agité des lieux communs. « Voyez-vous quelquefois M. Grenadet et M. Bubbcox avait dit André ?

— Parfois, avait répondu Lormeau.

— Ils sont gentils.

— Certes.

— Vous devez les voir assez souvent auprès de la comtesse de Fuegos.

— Je ne la vois pas très souvent, pas assez souvent à mon gré

— Oh ! tous ses amis en disent autant, elle est très aimable. Que faites-vous ces temps-ci ?

— Pas grand' chose, et vous ?

— Moi de même.

— Vous êtes pris ; d'ailleurs, vous avez l'air heureux.

— Vous aussi.

— Moi aussi, on n'a pas le temps d'abattre autant de besogne qu'on voudrait.

— A qui le dites-vous !

Les dames rentrèrent : « Eh bien ! dit André joyeusement, nous allons

voler au-devant du danger. Venez, n'ayez aucune crainte.

— Mais vous ne savez pas, s'écria Rita alarmée.

— Venez, venez.

Tout le monde passa dans la pièce contaminée. André saisit une des boîtes de fer-blanc, avec un « n'ayez pas peur, ça me connaît », la posa sur la table façon Boule, et dit : « Il y a là un petit bouchon que nous allons dévisser. »

— André, s'écrièrent simultanément Rita et Carla, pour l'édification particulière de M. Lormeau, car l'homme de science attelé à sa besogne ne les entendait pas. Il dévissait avec soin et prudence, il dévissait avec tact, avec une telle précaution, que sauf une crispation à ses lèvres on n'eût pas dit qu'il dévissait. Il s'impatientait, cela se voyait à une ride verticale au milieu du front, à ses yeux qui s'animaient ; ses mains n'en vaquaient pas moins à leur office avec une prudence et une lenteur magistrale ; la tête du bouchon de cuivre s'élevait insensiblement. En-

fin l'exécutant posa auprès de lui cet objet si difficilement séparé du tout avec lequel il avait fait corps et pencha le récipient avec une infinie précaution, non sans l'avoir inutilement flairé ; il tomba sur une feuille de papier, une des feuilles cursivement couvertes, un peu de poudre.

André la reversa dans sa main, la replaça sur le papier, la flaira, la porta à hauteur de son œil, l'examina à la loupe, en croqua un grain, fit aïe, car cela avait donné contre une dent, laissa tomber un tranquille « c'est du sable ». Sur quoi tout le monde se mit à rire immodérément, sauf l'opérateur calme et triomphant.

— Dans celle-là, c'est possible, s'écria Mme Domingue, mais les autres.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, dit André, votre Cabasso n'est pas un anarchiste, c'est un vulgaire fumiste. Néanmoins pour vous calmer tout à fait, je vais prendre une de ces boites, au hasard, je vais en étudier le contenu dans mon laboratoire, et je vous en-

verrai quelqu'un qui vous débarrassera des autres.

Reprendrons-nous bientôt nos expériences de lumière nouvelle, chère madame ?

— Ah ! cher ami, riposta Carla, je suis bien découragée de la science.

— Consolez-vous avec la poésie, chère amie, c'est très pratique. Madame la comtesse, permettez-moi de vous baiser la main, et se baissant, il lui jeta un bref et bas : « Tu l'as, ta moule. » Rita rougit et le regarda, les yeux noyés et obéissants ; mais déjà André avait pris une des boîtes en fer-blanc, se l'était placée sous le bras, et annonçait sa ferme intention de retrouver son chapeau, après avoir serré la main amicale de M. Lormeau.

— Faites bien attention à vous, au moins, lui dit Rita, c'est peut-être de la mort que vous portez.

— Oh ! ne craignez rien, je suis solide ; au revoir, tout le monde !

Il disparut ; tout le monde se porta sur le palier, et le regarda descendre l'escalier sans fin, avec tout de même

la peur qu'il ne tombât, et qu'un choc terrible éparpillât vers les airs, la maison-caserne, le héros scientifique et ses trois pâles contemplateurs.



CHAPITRE VIII

Dans le petit jardinet qui sépare sa maisonnette de la route, Rita dans un fauteuil auquel l'industrie moderne, si féconde en ingénieuses trouvailles de commodités, adapta un large parasol, sommeille, un livre sur ses genoux, un journal à ses pieds. En face d'elle sur un banc rustique, Lormeau, abrité d'un simple chapeau de paille à larges bords, à bout pointu, parcourt des pages. Il se lève, car Rita, d'un mouvement a laissé glisser son livre de ses genoux vers la terre; c'est une belle édition, un Corbière de chez Glady, irremplaçable; Lormeau le ramasse, l'essuie respectueusement, le met à côté de lui sur son banc rustique et continue sa lecture ; il lustre, il lustre

du doigt et de l'œil, un léger bruit le tire de son bouquin, c'est le lorgnon d'écaille de Rita qui glisse de ses genoux, elle s'est un peu tournée contre le dossier du fauteuil. Heureusement le lorgnon est tombé sur un journal. Lormeau le ramasse, le met à côté du Corbière, et se replonge dans sa lecture. Un bruit léger : deux enfants viennent regarder à la grille et jasent tout bas. « Tu vois la belle dame. » Lormeau se lève avec de grandes précautions pour ne pas faire crier le gravier, il opère avec vigueur, souplesse et silence de grandes enjambées, il arque ses jambes pour augmenter leur parcours, il appuie ses pieds avec force, comme pour enfoncer le bruit de ses pas dans la terre, sa main a des gestes à la fois écarteurs et bienveillants, et comme les mioches croient qu'il veut jouer, ils l'attendent en souriant, toutes leurs dents de jeunes chiens à découvert. Lormeau est à la grille, parlemente tout bas, les invite à ne pas réveiller la dame qui dort, négocie ; il en est pour ses deux sous, les mar-

mots s'en vont de ce même pas dont ils ont vu à l'instant même M. Lormeau leur tracer le modèle, et sitôt le mur longé, éclatent de rire et se sauvent en se bousculant. Lormeau veut retourner vers son bouquin ; le gravier crie ; il s'arrête, il demeure et machinalement roule et allume une cigarette. Il fume là, indécis, sous sa cloche de paille, en son complet blanc rayé de bleu, qui lui donne à son gré, un air si campagnard. Voici le voisin qui passe, un gros homme obèse, court, vêtu de blanc cru, couleur de lait de chaux , une casquette de chauffeur se soulève au bout de son bras et rejoint le fond garance de son blanc parasol ; à un geste de Lormeau, il remet sa casquette de chauffeur. « Et comment va.. » un nouveau geste de Lormeau commandant l'andante et le diminuendo à tout l'orchestre de la nature, il baisse la voix. «... Madame la comtesse ». Lormeau objecte une main réticente, des épaules douloureuses, découragées, l'homme s'en va sur la pointe des pieds ; un

chien passe, se dresse à la grille, Lormeau, pour qu'il n'aboie pas, lui fait des politesses, étend la main, lui gratte la tête, le chien part fièrement, la queue en trompette. Lormeau retourne à son banc rustique d'un pas qui craint d'écraser des fraises parmi le gravier ; il y est, il reprend le bouquin, murmure : « Quel raseur ce Brel, » pose le Brel sur le Corbière, et se reprend sous l'abri de sa cloche de paille, à rouler et à rouler encore et sans cesse de toutes menues cigarettes.

Le soleil est doux, il chauffe les petits lézards, les petites libellules, les gros bourdons, les frêles abeilles, un tout petit vent joue aux feuilles des peupliers. Il y a en face de lui un lilas de Perse qui frissonne dans des clartés nuancées, blanches, violacées un peu; un pan de mur se révèle tout ardent, tout chaud, comme déguisé d'un pan de lumière frissonnante, mobile comme de l'eau d'or qui bougerait à peine, tout près d'une ligne de buis que le soleil vernit d'un éclat comme de cérémonie officielle. Une poulette s'avance, avec

cadence, à petits coups de bec dans le gravier. Lormeau lève un doigt, la poule disparaît s'effarant. Lormeau regarde, Rita n'a pas bougé, le vent léger se fait complice, il est câlin, il est berceur, des petits nuages blancs s'arrêtent un instant au-dessus de la maison, qui est grise, terne, à deux étages assez bas; au-dessus de l'étage, il y a une niche, dedans une vierge, au-dessous en gros caractères, *les Fleurs de la Passion*. C'est à cause de ce nom que Rita, toujours un peu dévote, a voulu que Lormeau louât cette maison, aussi parce qu'elle est petite, qu'elle n'est pas chère, mais il y avait, dans le pays, sinon dans le village, d'autres maisons petites et de prix modique. C'est l'invocation à la Reine des sept douleurs qui a décidé Rita. Le médecin a recommandé qu'elle habitât un plateau largement ouvert à tous les vents, à tous les parfums, balayé des grands souffles qui viennent du ciel, des forêts, des collines lointaines, de la mer encore bien éloignée, et dont il semble parfois qu'arrivent tout de

même, fatiguées mais vivantes encore, des bouffées salines et salubres. Ici l'air



est large, haut, rien ne le borne, le soleil s'amuse avec le vent, ils viennent jouer ensemble sur un parterre de soucis, les embrasent, les rebrous-

sent ; le vent se lasse, et va secouer un peu de passeroses, le soleil triomphe, les soucis fanfarent de gloire et de joie, des oiselets passent rapides jetant un triangle d'ombre sur le gravier ; Lormeau regarde à ses pieds une cétoine, il la prend, la pose délicatement sur son bras, puis sur son livre, lui laisse la paix pour rouler encore une cigarette, et s'en aller toujours de ce pas cauteleux jusqu'à la grille ; il l'ouvre avec des précautions de cambrioleur et des délicatesses d'ange, se trouve sur la route, et va jusqu'au milieu observer le paysage, le plateau avec au loin, pas très loin, de gros chevaux et de lourdes voitures qui paraissent énormes à n'avoir rien derrière eux que l'horizon ; il se retourne, et voit pas très loin, presque près, la grande rue droite du village, une patache devant l'auberge dont on aperçoit le soleil d'or branlant, des poules, des gamins, deux blousards qui se poussent en sortant du dernier cabaret, à partir duquel les maisons s'espacent un peu par leurs jardins,

par de larges cultures maraîchères, jusqu'à la maison de Lormeau et de Rita, *les Fleurs de la Passion*. Énervé de sa cigarette perpétuelle, il tire un cigare, fume à larges bouffées ; le ciel bleu semble s'ouater d'un peu plus de fumée tendre. Lormeau assis, calme et contemplateur, est empli de plaisir esthétique à la vue de ce paysage plat, suffisamment animé, silencieux, où la lumière s'amuse avec les feuillures et se joue libre avec toutes ses irisations et toutes ses adorables transparences. C'est de l'air de colline, c'est de l'air jeune et vivifiant.

Rita s'éveille, « André, André », appelle-t-elle, à mi-voix. Elle se passe la main sur les yeux ; ses rêves l'avaient emmenée bien loin ; où est-elle ? elle le sait maintenant, voici la petite maison, et le banc et les livres d'Hyacinthe Lormeau, et lui, Lormeau, où est-il ? Elle regarde fixement devant elle le rai de soleil qui vient éclairer un pied du banc rustique. Ah ! cette passion dédaignée, cet amour bêtement tenace qu'elle porte à André !

Elle le revoit partant, sa boîte de fer-blanc sous le bras, un peu grotesque peut-être, courageux tout de même ; et puis, elle lui a écrit, il n'a pas répondu, elle est allée chez lui, elle ne l'a pas trouvé, elle y est retournée, il l'a reprise, simplement pour faire pièce à Lormeau, s'assurer qu'elle le quitterait s'il le voulait, et puis il l'a renvoyée au pauvre diable, et puis sur ses instances, un dernier rendez-vous accordé, il l'a fait se rencontrer dans l'escalier avec Mme Domingue également nerveuse, également à sa recherche, et les deux femmes se sont disputées, et puis se sont attendries, et sont parties ensemble, en sœurs frappées du même malheur. Mais cette Carla, elle s'est bien vite consolée, avec des cyclistes, des gens de lettres, avec qui sait qui ; elle a du ressort, du nerf, de l'intrigue, elle est de bas lieu, et se contente de tout. Rita, elle, est tombée malade. C'est de l'outrage inattendu, tout cela c'est la faute du bellâtre barbu, du mari. Certes André a su, par qui, peut-être par elle, com-

bien elle a été chair d'amour, douce, pliante, paisible, et il s'est moqué d'elle, ou bien compte-t-il ainsi la mieux tenir. Chimère! Il ne l'aurait pas, pour ainsi dire cédée, laissé glisser à Lormeau. Et où est-il maintenant, il voyage, elle le sait, elle ne sait que cela, où? elle l'ignore, avec une femme? elle ne l'ignore pas, mais laquelle? Quel astre nouveau s'est associé à cette errante comète d'André. Pourtant, il n'est pas beau, il n'est pas drôle, il n'est pas riche, il n'est pas séduisant outre mesure, quelle est donc sa force? Ah! Rita le sait bien, le devine, le comprend, l'exprime, ratifie son opinion; il n'aime jamais. La passion pour lui c'est le contact à la Chamfort, et elle qui l'aimait pour tout de bon! Elle s'aperçoit à peine que si elle l'avait tant aimé, durant leur courte liaison, c'est qu'elle avait mis sur lui, un instant, toutes ses ultimes chances de vie heureuse, paisible et câlinée. Pourtant un soupçon l'effleure. André n'aimera jamais une femme vieillissante et malade. « Je paie pour l'heure


XVIIII
LE SOLEIL
REYNE DE DENIERS
XIII

de ma vie ; c'était folie d'adorer un homme jeune, enfin, j'en meurs, est-ce de cela, non, c'est aussi de maladie ! » et elle sourit pâlement, elle se lève, elle va vers la grille, comme vers plus d'air et plus d'espace, et au bruit de son pas, voici Lormeau qui revient avec la face inquiète. « Celui-ci est bon, se dit-elle, si je pouvais lui jeter tout mon cœur, je serais sauvée, je serais guérie peut-être, » et cela vaut à Hyacinthe Lormeau, le plus doux baiser qu'il ait jamais reçu d'elle.

— Qu'attendais-tu sur la route ?

— Rien, ni personne, je regardais, tu as dormi.

— Oui.

— Es-tu assez reposée, veux-tu sortir, veux-tu jouer aux cartes ?

— Non, je ne veux rien faire, m'asseoir rêver, peut-être redormir.

Elle se remet dans son fauteuil, elle clôt les yeux, elle aperçoit André qui se lève dans sa mémoire. Hyacinthe reprend son livre, la servante s'approche pour demander des ordres,

il la renvoie d'un geste de la main, regarde la face pâle et amaigrie de son amie, fait des épaules un geste d'impuissance et se remet à lire.



CHAPITRE IX

Dans la chambre tendue de cretonne claire, des pivoines et des roses en touffes, appellent, telles d'énormes lèvres des baisers, de grands papillons, dans le large lit au ciel d'étoffe paysanne et rude ; Rita s'éveille, étend les bras, les lèvres envoient un machinal baiser ; ah ! encore ce rêve, encore ce cauchemar, encore cet homme, un rai de lumière franche passe au travers du cœur grossièrement découpé dans le volet. Rita prend une petite clochette sur la table de nuit, elle sonne, la servante monte.

— Monsieur est sorti ?

— Monsieur s'est levé tôt, n'a pas voulu réveiller madame, il est allé à la forêt, il m'a dit que si madame se ré-

veillait, il reviendrait par la route des Crêtes, au cas où madame veuille aller à sa rencontre.

— Peut-être ; Joséphine, apporte-moi le déjeuner, et les lettres.

— Il n'y en a pas, il y a des journaux.

— Apporte.

Rita essaie de manger, de prendre du café ; c'est en vain. Joséphine veut égrener pour elle des souvenirs.

— C'est coquet ici ; madame se rappelle-t-elle à Venise, la première fois qu'elle voulut bien m'emmener hors Paris...

— Ne me parle pas de cela, Joséphine.

— Madame se souvient-elle de cette bataille de fleurs sur la digue d'Ostende ?

Rita se revoit, toute parée de bleu, le front ceint d'une couronne de bleuets, la Cérès d'azur, comme a dit un passant, jetant des fleurs aux femmes et des dragées aux enfants ; cela se réunit à un des derniers jours de splendeur, le lendemain de gros gains au Kursaal, et une vie triomphale et joyeuse au long de la mer blanchâtre,

de la mer vert pâle, qui vient des pôles, en se chauffant à peine au soleil hésitant du Nord, — Madame était bien belle ce jour-là !

— Ne me parle plus de cela, Joséphine.

— Et à Biarritz. Madame se souvient bien comme elle se fit jolie pour aller à Saint-Sébastien ?

— Oui, c'est bien...

— Madame était si gaie de fronder, comme elle disait.

C'est vrai, Rita avait une toilette faite d'après celle qu'on prête à Mme de Longueville, elle était jolie et cavalière.

— Madame a été encore mieux à ce bal chez la comtesse de Sannazar, le premier bal où elle avait au cou de si beaux camées.

Oui, pense Rita, des camées, prêtés par un comédien, montés en toc. Mais personne ne s'y connaît, on n'avait pas soupçonné ça sur elle.

— Oh ! madame, nous reprendrons cette vie de Paris, madame ne va pas s'enterrer à la campagne.

— Joséphine, donne-moi mon miroir ?

— Je ne le trouve pas, madame.

— Tu as bien tort, tu sais bien que tout à l'heure j'irai jusqu'à la glace de la cheminée.

— Oh ! qu'est ce que madame s'imagine ? Ah ! j'ai trouvé, s'écria-t-elle rieuse, madame va se regarder et me permettre de la coiffer.

— Donne.

Rita tient à la main le petit miroir carré, sur fond d'émail, de travail arabe que le comte de Fuegos lui donna le jour de ses fiançailles, comme le plus beau bijou qu'un amoureux peut donner à une femme belle. Elle y avait vu, ce jour-là, une face fine, svelte et gracieuse, de la neige où des pervenches lumineuses brillaient d'un feu doux ; elle avait retiré un grand peigne d'écaille, et de larges et longues ondes d'or se déroulèrent. C'était une jolie figurine de marbre laiteux avec des veines d'azur sous des flots de soleil ; et voici un pauvre front mat et moite, elle le touche, et ce n'est plus la caresse

que lui rendait autrefois sa peau, et les yeux sont entourés d'un cercle noir, qui descend trop bas, qui tire la paupière inférieure, tuméfiée ; le nez est trop petit dans ces joues trop larges, si peu solides; le marbre a molli, c'est de la chair lourde, on pourrait y cacher son petit doigt, elle a trop de peau ; et la bouche, quelle fatigue découragée ne dit-elle pas, et les cheveux, comme ils tombent tristement, raides, durs, courts, eux qui furent si doux, si annelés, et que seul le fer chaud peut maintenant crêpeler en volutes; et le miroir tombe sur l'épaisse peau d'ours blanc qui est sa descente de lit. Joséphine effarée se précipite avec un cri. Rita n'a même point fait un mouvement, elle dit : — Qu'importe, serre-le, mets-le où tu veux, ne me le tends plus quand je te le demanderai ; tiens je te le donne, laisse-moi, je te rappellerai tout à l'heure.

Et la servante sortie, elle s'enfouit la tête dans ses oreillers et pleure. Des pas bientôt sonnent dans la maison, c'est Lormeau qui rentre, il arrive jus-

qu'à la porte, il gratte timidement, elle ne répond pas, elle a les yeux rouges, ne veut pas être vue ainsi ; lui, la croit endormie, ne s'entête pas, descend. Alors elle se lève avec précaution, elle se passe sa jupe, des pantoufles, elle va jusqu'à la cheminée, torsade brutalement ses cheveux, se passe un large peignoir. Avec le moins de bruit possible, elle descend, entre dans une petite salle qui donne sur le jardin, elle observe, elle écoute ; Lormeau donne des ordres à Joséphine, il fixe le déjeuner, combine pour Rita des petites joies culinaires ; il y a dans sa voix de la tendresse, mais aussi de la pitié. Elle s'écrase en un sanglot ; celui-là non plus ne l'aime pas, mais il a pitié, une immense pitié l'envahit ; elle le sent, ce n'est pas du respect qui peut ainsi nuancer sa voix en parlant de la faiblesse de son amie, c'est le dernier des sentiments qu'elle voudrait inspirer, et le spasme de son sanglot est si fort que Lormeau l'entend et accourt, et la reçoit dans ses bras, pantelante, puis évanouie.

Elle s'est reprise, Lormeau a fait disposer le couvert sous un arbre au large ombrage, un majestueux châtaignier. Le facteur est venu jeter des lettres dans la boîte. Lormeau l'appelle, lui fait donner un verre de vin, il a pris la correspondance, déchiffre la sienne, Rita aussi décachette et s'absorbe. Ah ! ce sont des ennuis qui lui arrivent, il y a le papier timbré des commandements, la saisie imminente ; à l'ombre de sa tristesse, Lormeau devine tout, il veut voir, il regarde, il apprend. — Je tâcherai d'arranger cela.

— Et comment ?

— Des acomptes ; tu ne peux pas, mais moi je peux.

— Je ne souffrirai pas !...

— Tu me les rendras quand tu voudras.

— Ce ne sera peut-être pas très tôt.

— Qu'importe, j'irai demain à Paris. Mais ne vas-tu pas t'ennuyer à passer la journée seule, toute seule ?

— J'ai Joséphine.

— Veux-tu que je télégraphie à des

amis ? ils viendront le matin, ils t'amuseront, et moi je les retrouverai le soir au dîner, et nous nous amuserons tous, et si la noce se prolonge, on trouvera bien à les caser dans le village.

— Mais qui inviteras-tu ?

— Mme Bouhinet, dit Lormeau, en riant.

— Oui certes, Mme Bouhinet.

— Sérieux ?

— Sérieux, c'est la seule qui viendra.

— Allons donc, tout le monde viendra, et avec plaisir.

— Non, ami, on sent le malheur autour de nous, personne ne viendra, sauf Mme Bouhinet.

— Et Grenadet ?

— Peut-être, invite-le.

— Et Bubbcox aussi.

— Oui,

— Et Mme Domingue.

— Non.

— Et Mme Émilia, elle qui rit toujours.

— Si tu veux.

— Enfin, fais-moi le texte, je mettrai des télégrammes.

CHAPITRE X

Lormeau est parti de grand matin, par le premier train. Rita qui a voulu se lever, l'accompagner jusqu'à la patache qui doit le mettre à la station prochaine, ne s'est pas recouchée malgré la promesse solennelle qu'elle lui en fit, sur le marchepied même de la voiture. Sans même ôter son cache-poussière gris, et le canotier un peu trop petit pour sa tête un peu large (elle ne s'en aperçoit pas) elle a rangé, fait des paquets, écrit pendant toutes les premières heures



de la matinée. Elle appelle Joséphine, lui donne des ordres, et puis lui confie une lettre : « C'est pour toi, Joséphine, tu la liras quand je serai morte. — Mais madame... — Prends, ma fille, peut-être aujourd'hui, demain, ou dans dix ans, si dans dix ans je suis encore de ce monde, je te la redemanderai. Va Joséphine, serre cela dans ton tiroir ; fais bien attention au déjeuner, car nous aurons certainement quelques personnes, » et elle arpente mélancolique la petite allée du jardinet ; mais voici sifflant comme un merle, le piéton du télégraphe. C'est Grenadet de la Picolière qui mande : « Chère amie, que de regrets, mais le bureau est le bureau impitoyablement. Je ne suis plus un oisif, je suis un captif, Bubbcox aussi : excuses de nous deux, à dimanche si vous voulez. »

— Ah ! Grenadet s'est fait une sagesse, et Bubbcox sans doute aussi : bien, il ne viendra pas grand monde. En effet, quand depuis longtemps midi est sonné, personne n'est venu, et en

vain Joséphine a supplié madame de se mettre à table. — Joséphine, à quelle heure la patache revient-elle de la station ?

— Oh ! maintenant, il n'y a plus de train qu'à deux heures. — Allons, soit, faisons semblant de manger ; fais-moi deux œufs à la coque, avec un peu de vin, ce sera assez, et du café.

Et devant sa tasse de café, Rita, sous l'ombrage frais du châtaignier, regarde courir les petites nuées, qui s'arrêtent un instant sur la maison, la *Maison des Fleurs de la Passion* comme Rita vient de dire presque malgré elle, à haute voix, la « maison *des fleurs et des clous de la passion* », et elle retombe dans son lourd silence. La maison des fleurs et des clous de la passion ! Il lui revient qu'un auteur, lequel elle ne sait plus, fut censuré par les prêtres, pour avoir dans une exégèse, dans une symbolique de l'Évangile, affirmé que pour tout homme intelligent l'histoire de la Magdeleine ne devait pas être admise comme le récit d'un fait réel mais

interprétée comme une parabole, un symbole, et que la Magdeleine, la pécheresse, c'était l'âme même de Jésus, personnifiée en ses côtés de beauté basse et de splendeur blessée, mais pardonnée, et résorbée en lui par la mort, par la mort qui seule de sa main de squelette étrangle le pauvre amour qui se débat dans toute la femme contre la vie et contre la loi ; et Rita aux cheveux d'or pleure Marie la Magdeleine. La maison des fleurs de la passion ! Elle est venue là chercher la funèbre couronne, elle est venue sur ce plateau, en haut de cette pente, portant sur son front assombri et vieilli la dérisoire couronne de ses beaux cheveux d'or, elle y mourra sans doute, sans doute. Lormeau, le bon Samaritain, ne la sauvera pas. Où est-il ? il court chez l'homme d'affaires, chez l'usurier peut-être, quel tracas elle donne à ce brave homme, et c'est l'heure de la machinale cigarette qu'elle fume en toussant, mais pourquoi se gêner, et pourquoi ne pas adopter les plus chétifs moyens

de léthargie, et s'il se peut, d'oubli.

— Joséphine ! Joséphine !

— Madame !

— Donne-moi un peu d'alcool, de l'aguardiente si tu en as encore et un livre ?

— Lequel ?

— N'importe lequel !

Elle ouvre, elle sourit, elle rit et la voici partie avec la chimère de l'Ève future de Villiers, et s'amusant aux calembours, et aux pensées qui arrivent en coups de griffe parmi les quolibets.

Joséphine s'approche : « Madame, il est deux heures? madame veut-elle voir sur la route si quelqu'un vient ?

— Non, vas-y.

Joséphine demeure dehors quelques instants : « Non je ne vois personne de connaissance. J'ai aperçu un gros monsieur qui a l'air de venir de Paris, mais ce n'est pas pour nous. »

En effet, un homme spongieux et rouge, le chapeau de haute forme à la main, en redingote noire passe devant la grille, regarde l'inscription

de la maison, salue la niche, la grille, salue au hasard, et sonne, quoique la grille soit ouverte ; Joséphine s'approche, le monsieur lui tend une carte. Rita se souvient d'avoir vu cette tête-là quelque part, mais où ? un créancier, oh ! sans nul doute, eh bien tant pis, c'est une mauvaise minute à passer voilà tout ; pourtant cet air timide, bénêt, moite, ce n'est pas d'un créancier; pourtant, il sue l'homme d'argent. Joséphine lui tend la carte, et sur le plateau, Rita lit : M. Alfred Bouhinet.



Elle se rassérène, sourit au bon souvenir, pense à l'amie fidèle qui peut être indisposée, ou fatiguée, apprenant le lieu de sa retraite, lui a envoyé un ambassadeur, le plus près d'elle et le plus cher qu'elle ait pu trouver. Heureuse Mme Bouhinet ! où

est le comte de Fuegos, dans quelle ferme de jeux, dans quel interlope Kursaal a-t-il roulé !

Elle s'avance : — Cher monsieur, il y a des années que je ne vous avais point vu, — et la voilà redevenue souriante, jeune, presque, au souvenir de l'ancienne amitié, nouée, elle n'avait pas encore trente ans. Asseyez-vous, cher monsieur.

M. Bouhinet s'assied.

— Accepterez-vous un peu d'aguardiente, c'est de la vieille aguardiente, de la très bonne ; j'habite ici avec un ami, M. Lormeau, vous le verrez ce soir, vous nous restez, à moins que la santé de Mme Bouhinet, de cette chère Marthe, ne vous rappelle à Paris.

— Hélas, madame.

— Est-elle souffrante !

— Hélas, madame, je pensais vous demander de ses nouvelles.

Rita hésite, ne comprend pas.

— Comment, à moi? votre femme n'est pas ici.

Elle craint de faire un pas de clerc.

— Je ne pensais pas, dit M. Bouhi-

net, trouver Mme Bouhinet ici ; mais vous ne savez donc rien !

— Rien du tout ; voilà trois mois que je ne l'ai vue. J'étais malade, j'avais quitté Paris, je n'avais pas donné mon adresse ; au premier jour libre je l'ai prévenue, la priant d'accourir. Il a fallu s'installer, voyez-vous.

— Eh bien, madame, pendant ces trois mois, Mme Bouhinet, qui fut une honnête femme, s'est enfuie avec un amant. J'ai appris cela, moi qui vous parle, moi son mari, en m'en revenant tout bonifacement de Batoum en Caucase où j'avais été traiter des affaires de pétrole. Elle m'a plaqué, oui, madame, moi, Alfred Bouhinet, qui parcourais le monde pour lui amasser des petites rentes, et me voilà seul et pas consolé, mais ça viendra. Alors, quand j'ai reçu votre lettre, je l'ai ouverte à sa place, c'est le seul moyen pour qu'elles soient ouvertes ses lettres, excusez de l'indiscrétion ; habituellement, une fois lues, je les renvoie à l'expéditeur, sans mention,

sans rien, mais pour vous, j'ai agi différemment. Elle vous aimait beaucoup, je n'ai pas voulu que vous la preniez pour une impolie ; c'est une garce, mais c'était une femme polie. Elle avait des manières, elle voulait en avoir davantage, c'est ce qui l'a perdue.

Rita hagarde n'écoutait plus; quoi, la grosse Marthe Bouhinet, l'épaisse commère, la halle aux cuirs, comme l'appelait André, elle aussi, l'amour l'avait saisie, l'amour qui se débat et se convulse à travers tout le corps et le cœur de la femme, et que seule la mort peut résorber en intelligence! Elle aussi, la grosse Marthe, elle courait le monde par amour et sans doute, déjà, elle pleurait délaissée, abandonnée, ridicule, amante désolée qui peut-être ne se teignait plus; où roulait-elle, vers où roulait-elle ?

— Oui, madame, reprit Bouhinet, elle avait des manières, elle voulait en avoir plus encore, c'est ce qui l'a perdue, et puis un peu aussi, je ne dis pas vous, ah certes non, je sais com-

bien vous avez été malheureuse avec votre poisson de mari, et qu'il vous a donné tous les droits, et qu'il a cassé votre vie, et que vous la raccommodez comme vous pouvez. Mais vos amies, ces dames de la haute, elles ont leur genre de vie, ça leur est permis ou toléré, ça fait partie de leur chic d'aimer l'amour, mais cette grosse bête de Marthe, avec ses quarante-cinq ans, de filer avec un petit crétin.

— Avec qui est-elle partie ?

— Elle rougissait de sa façon de parler, elle avait pris un professeur de français qui lui apprenait aussi un peu de musique, je ne sais qui l'avait renseignée, elle a choisi un paltoquet ; le français, la musique et puis la danse, la danse des écus, le pas de la poudre d'escampette, car elle m'a emporté quelques économies, soit dit en passant.

— Mais ne savez-vous rien, pas un indice, où est-elle ?

— Je n'en sais rien.

— Avez-vous vu de ses amis ?

— M. Grenadet de la Picolière, il

ne savait rien du tout, pas même sa fugue.

— Voyons, qui peut vous renseigner ; connaissait-elle Mme Domingue ?

— Non, je ne crois pas. Après vous, la personne qu'elle voyait le plus, c'était une personne qui riait toujours, une madame...

— Émilia ?

— Oui, c'est cela, celle-ci est en voyage, elle a quitté Paris, on m'a dit qu'elle courait avec un M. André Brel... Qu'avez-vous ?

Rita avait pâli. Tout le cercle de ses amies y passait ; c'était l'homme-circulaire ! Emilia, la petite Émilia qui riait toujours, la petite Émilia aux mœurs si louches... Enfin !

— Alors, monsieur Bouhinet, vous êtes triste ?

— Sans doute, et un peu ruiné. Enfin j'en tirerai toujours ma vieille carcasse.

— Que voulez-vous, pauvre monsieur Bouhinet ! Nous avons du temps devant nous, avant que M. Lormeau

ne rentre. Voulez-vous faire un tour de pays, et d'abord le tour du propriétaire. Joséphine, Joséphine !

— Voilà, madame !

— Mon cache-poussière et mon chap... mon chap...

Qu'a donc la comtesse Rita ? elle porte la main à sa poitrine et s'affaisse comme une masse sur le tremblant M. Bouhinet. — Courez vite chercher le médecin, monsieur, courez vite. Non tenez-la, je vais chercher les sels, le vinaigre ; le zèle de M. Bouhinet le jette à tout heurter en cherchant son chapeau, Rita glisse des bras de Joséphine, et nul médecin ne pourra désormais ranimer les joues mortes ni les yeux fixes de la comtesse Rita de Fuegos.

M. Bouhinet aide Joséphine à la remettre sur son lit. Il a été chercher le docteur, et aidé aux constatations : Puis un grand trouble lui vient de voir, ce soir, ce M. Lormeau qu'il n'a jamais vu, et que pensera M. Lormeau de lui, Bouhinet? Ne l'accusera-t-il pas d'être quelque peu cause de cette

mort. Evidemment, il n'y est pour rien, pour rien, mais que dira-t-il à M. Lormeau qu'il ne connaît pas ?

Et le digne homme retrouve son chapeau, et s'esquive doucement par la grille ouverte ; il jette un coup d'œil machinal sur le nom de la maison, *les Fleurs de la Passion*, referme la grille avec toutes les précautions, et s'éloigne. On entend sangloter Joséphine, c'est le seul bruit qu'on entende dans le calme riant du paysage.



CHAPITRE XI

Il y avait quelques semaines que Rita de Fuegos avait été enterrée sans pompe, au cimetière du village où elle était morte. André Brel corrigeait des épreuves à sa table de travail; un énorme mémoire, sur un point capital de science, le tenait, depuis un mois, esclave, patient et laborieux. Buté à la besogne, il se lisait avec une certaine joie, il voyait devant lui comme d'abrupts coteaux à défricher d'un âpre travail; c'étaient ses hypothèses auxquelles il fallait donner corps, vie et certitude. André pensait à tuer le vieil homme ou, plutôt, à faire prédominer le vieil homme qui avait toujours été en lui, le chercheur de vérités curieuses, et émonder son âme de ces

arbrisseaux de fantaisie, la purger de ces pousses violentes d'aventure qui, si longtemps, avaient germé en lui follement entre deux travaux. Il avait poussé son manuscrit un peu, il s'absorbait avec joie dans ce rêve d'une vie sereine, toute dévouée à la science lorsqu'on sonna chez lui; et comme son valet de chambre c'était lui-même, il alla ouvrir à M. Lormeau qui, tout de noir habillé, un petit paquet à la main, s'inclinait cérémonieusement devant lui, et lui demandait, à titre gracieux, quelques minutes de son temps.

André accorda la requête, il conduisit Hyacinthe à un fauteuil, et lui dit :

— Je vous écoute.

— La comtesse de Fuegos est morte.

— Ah ! coupa André.

Lormeau reprit immédiatement, sans faire la moindre attention à l'exclamation d'André, ni à sa face bouleversée.

— Je ne sais, ni ne veux savoir jusqu'à quel point cette nouvelle peut

vous intéresser et de quelle nature peut être, en l'apprenant, votre émotion. Ceci n'est point mon affaire. J'accomplis simplement un mandat. Joséphine avait l'ordre, inclus dans une lettre qu'elle ne devait ouvrir qu'après la mort de sa maîtresse, de me donner une clef dont la cachette lui était, par cette lettre, indiquée. Je devais trouver, dans le secrétaire qu'ouvrait cette clef, quelques commissions posthumes dont je devais, à tout prix, me charger. J'ouvris le petit meuble, j'y trouvai divers paquets cachetés, à l'adresse de différentes personnes : des gens de sa famille, des amis; enfin, à quel titre étaient-ils là, je ne m'en occupe pas. Il y avait un paquet pour vous, le voici Voyez, les cachets sont intacts.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien m'envoyer, dit André; d'ailleurs, je vais vous le dire, et il faisait sauter un cachet.

— Excusez-moi, je vous prie, et veuillez agréer ma demande de ne l'ouvrir qu'après que je vous aurai quitté. Je ne veux point gêner votre

légitime impatience, et je pars. C'est donc un seul instant que je vous prends encore. Au revoir, monsieur.

— Mais, monsieur Lormeau, je vous reverrai ?

— Pas que je sache, pas avant longtemps. Je pars ce soir pour un long voyage. Au revoir, monsieur.

André reconduisit son visiteur. « Il me fait la tête, pensa-t-il. Cette pauvre Rita, qu'est-ce qu'elle peut bien me faire parvenir d'outre-tombe. Enfin... »

Le paquet était plat, mince, assez long et large.

« C'est dur, ce sont des papiers, c'est curieux ; ça me gêne d'ouvrir ça.

« Mais, André, de quoi avez-vous peur, est-ce que vous allez vous forger des fantômes ? Ouvrons, on dirait des portraits, ce sont ses portraits qu'elle me lègue.

« Tonnerre ! l'homme barbu, toute la collection des portraits de l'homme barbu, du bellâtre, du mari.

« Ah ! que veut-elle dire, raisonnons. Ou elle me fait porter, par Lormeau, l'outsider de son dernier amour, ces

portraits qui ont vu tous ses baisers ou à peu près, témoins de toutes ses nuits comme au plus



digne, alors c'est un trophée.

« Ou bien elle m'envoie, à moi, l'ironique salut de la vaincue qui n'a pas été si vaincue par l'homme qu'il le croit. Ah ! tu t'es cru le plus aimé, tu pourrais croire que je meurs par toi, mais voici l'image de celui que j'aimais à travers toi ; c'est moins flatteur.

« Et puis, qu'y a-t-il de flatteur dans l'une ou l'autre de ces hypothèses ? Que peut décerner de flatteur, cet amour où triomphent des imbéciles, où se perdent des êtres d'élite. La passion est chose rare, elle a ses clous durables et ses fleurs éphémères. La passion, c'est un papillon qu'on peut, un instant, retenir captif entre deux bouches. Il faut bien que les deux bouches se desserrent pour respirer, et alors le papillon se sauve tout froissé, et va reprendre des forces sur des

fleurs jusqu'à ce que d'autres bouches le captent. Pas vanité des vanités, mais éphémérité des éphémérités.

« Allons, mettons cela à sa place. »

Et André ouvrit un placard ; il y avait là, dans le bas, au coin le plus négligé, un amas de souvenirs, portraits, lettres ; André se réservait, un jour de loisir, de regarder tout cela, un jour gris et vague, quand il vieillirait, s'il lui arrivait des nostalgies, des regrets, l'amour de l'amour. Il y plaça les portraits réempaquetés, ferma le placard, et se remit au travail.

— Que de coquilles ont laissées ces animaux ; enfin j'ai du temps avant le dîner.

Et il s'absorbe dans son méticuleux examen.



ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

